

LOUISE BERNARD  
(1843)



ALEXANDRE DUMAS

**Louise Bernard**  
drame en cinq actes, en prose

*Porte-Saint-Martin. – 18 novembre 1843.*

LE JOYEUX ROGER  
2014

ISBN : 978-2-923981-88-8

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal

[lejoyeuxroger@gmail.com](mailto:lejoyeuxroger@gmail.com)

## ACTE PREMIER

*Un salon du temps.*

Scène première

Herminie, Berthe, puis Henri.

HERMINIE, en costume de chasse ; elle est devant une glace  
et achève de poser un petit chapeau sur sa tête.

Un peu plus incliné sur le côté... Là !... très-bien ainsi !... Que  
dis-tu de ce costume de chasse, Berthe ?

BERTHE

Je dis qu'il est d'un goût admirable, et qu'il va à ravir à made-  
moiselle.

HERMINIE

Vraiment !... Et crois-tu que Henri sera de ton avis ?

BERTHE

Informez-vous-en à lui-même... Tenez, le voilà.

HENRI, passant sa tête entre les battants de la porte  
Peut-on entrer ?...

HERMINIE

Sans doute.

BERTHE

M. le chevalier arrive à merveille... Voici mademoiselle Her-  
minie qui désirait savoir...

HERMINIE

Mais silence donc !... Que dites-vous là, mademoiselle !...

HENRI

Savoir quoi ?... Voyons, Berthe !

BERTHE

Si vous la trouvez jolie sous ce costume de chasse.

HENRI

Charmante ! D'ailleurs, vous connaissez mon opinion à votre  
égard, ma chère cousine ; il n'y a vraiment que vous pour savoir  
vous habiller, pour choisir les couleurs qui vont à votre visage,  
les nuances qui accompagnent votre teint. Vous avez ce qui ne

s'acquiert pas... c'est-à-dire le sentiment de la suprême élégance : aussi, si, ce dont Dieu me garde ! nous vivions jamais à la cour, je vous prédis que vous y feriez mourir tous les hommes d'amour et toutes les femmes de jalousie.

HERMINIE

Flatteur !...

HENRI

Non, sur ma parole, chère cousine ; je ne dis que ce que je pense... Vous savez bien, d'ailleurs, l'effet que vous y avez produit quand vous y avez été présentée, il y a deux ans... Le bruit m'en est revenu... au détroit de Magellan, où j'étais à cette époque-là.

HERMINIE

J'étais en grand deuil.

HENRI

Eh bien, qu'est-ce que cela prouve ?... Que le noir vous va à merveille, voilà tout...

HERMINIE

Allons, trêve de flatteries... ou, lorsque vous me direz que vous m'aimez, je croirai encore que vous me faites un compliment... Berthe, voyez si madame la baronne est prête, et faites-lui dire que nous attendons ses ordres.

(Berthe sort.)

## Scène II

Herminie, Henri.

HENRI, suivant des yeux Berthe, qui s'éloigne,  
et saisissant la main de sa cousine

Chère Herminie ! voilà, pour aujourd'hui, le seul moment de liberté que nous aurons pour parler de notre amour... Cette maudite chasse...

HERMINIE

Qui sait !... et si je vous ménageais une surprise ?

HENRI

Une surprise ?...

HERMINIE

Oh ! un enfantillage que vous ne comprendrez peut-être pas...

HENRI

Vous doutez bien de mon esprit, ce me semble...

HERMINIE

Ce n'est pas une question d'esprit, c'est une affaire de cœur.

HENRI

Alors, vous n'en êtes que plus injuste à mon égard... Voyons, dites...

HERMINIE

Vous connaissez cette petite maison de garde qui est à cinq minutes de la porte du parc ?...

HENRI

Et que j'ai toujours vue fermée ?...

HERMINIE

C'est cela même.

HENRI

Eh bien ?

HERMINIE

Eh bien, je veux vous y conduire, Henri. Cette maison, c'est celle qu'habitait ma nourrice... c'est celle où j'ai été élevée, avec une petite sœur de lait qui est morte... Rien n'a été changé dans cette maison... Comprenez-vous, Henri !... Chaque meuble est encore aujourd'hui à la même place où il était à cette époque-là... Seulement, la pauvre nourrice est morte il y a huit ans, et le bon nourricier est mort il y en a cinq.

HENRI

Et il ne reste personne aujourd'hui de toute cette honnête famille ?

HERMINIE

Si fait ; il doit rester un fils qui se nommait Antoine, si je ne me trompe, et que je revois comme dans un rêve ; j'avais trois ans quand il a quitté le pays : depuis ce temps, il court le monde, faisant ce que ces gens-là appellent, je crois, leur tour de France... Nous ne l'avons pas revu depuis quinze ans... oui, car voilà

quinze ans bientôt qu'il est parti... En attendant, nous lui conservons la maison où il est né...

HENRI

Oh ! ma tante est si bonne !... et vous, chère Herminie, vous la secondez si bien dans sa bonté !

HERMINIE

Mais non, ce n'est pas de la bonté, cela ; c'est presque de la reconnaissance... Ces gens-là sont à notre service de père en fils, depuis des siècles, de sorte qu'à force de se trouver en contact avec nous, ils ont fini par être un peu de la famille. Le père Guillaume, par exemple... eh bien, il se mêlait des affaires de la maison, donnait son avis quand on le lui demandait... quelquefois même quand on ne le lui demandait pas ; et je me rappelle avoir entendu dire souvent à mon père que cet avis n'était pas toujours le plus mauvais...

HENRI

Et votre nourrice ?

HERMINIE

Oh ! ma nourrice, c'est autre chose : elle en était arrivée à gronder ma mère...

HENRI

Et vous croyez que votre voyageur reviendra un jour à sa petite maison vide ?

HERMINIE

Aussi sûrement que l'hirondelle revient à son nid. Oh ! je sais que, vous autres marins, vous ne comprenez pas cela : vous n'avez ni famille ni patrie ; votre famille, c'est votre équipage ; votre patrie, c'est votre vaisseau... Comme les oiseaux de passage, vous ne faites que toucher terre... vous vous reposez un instant, les ailes ouvertes... puis vous repartez et l'espace vous engloutit !... Savez-vous que c'est vraiment une bien grande duperie, à nous autres malheureuses femmes, condamnées à la retraite et à l'immobilité, que d'aimer un homme que la première brise emporte, que le premier souffle enlève, qui va on ne sait



où... où Dieu le mène !... qui revient on ne sait quand... lorsque le hasard le permet !... et cela, sans compter les combats et les naufrages !... Oh ! Henri, Henri !... tenez, je pense quelquefois à tout cela, quand je suis seule... la nuit, lorsque l'éclair brille à travers mes vitres, lorsque la pluie bat ma fenêtre, lorsque le vent s'engouffre et gémit dans les corridors... et alors... alors je me gronde bien fort d'avoir été assez folle pour aimer un marin...

HENRI

Oh ! il n'en sera pas ainsi pour nous, chère Herminie, et je vous jure...

HERMINIE

Ah ! oui, jurez, je vous le conseille... Avec cela que vous vous appartenez bien à vous-même pour faire des serments ! Vous venez de vous unir à une femme que vous aimiez et qui vous aime... Vous êtes marié depuis un mois, depuis huit jours, depuis une heure... un caprice passe par la tête d'un homme que vous ne connaissez pas... qui demeure à deux cents lieues de vous, et qu'on appelle le ministre de la marine... un courrier part, un coup de canon se fait entendre... Il faut tout quitter... Où allez-vous ?... Vous n'en savez rien ; le capitaine ouvrira ses dépêches en mer... Combien de temps serez-vous absent ?... Le temps de faire le tour du monde... Si bien que la pauvre abandonnée, qui vous voit disparaître au moment où elle s'y attend le moins, ne sait même plus de quel côté de l'horizon elle doit se tourner pour vous envoyer le reste de la phrase qu'elle n'a pas eu le temps de vous dire... et la moitié du baiser qu'elle n'a pas eu le temps de vous rendre.

HENRI

Hélas ! oui... je suis forcé de l'avouer, ma chère Herminie, il y a beaucoup de choses vraies dans ce que vous me dites là... et peut-être avez-vous eu tort d'aimer un marin... Mais, du moment que vous l'aimez...

HERMINIE

Oh ! mon Dieu, oui... notre histoire, à nous, c'est la lutte éternelle du cœur avec la raison... Malheureusement, le cœur

l'emporte toujours, soyez tranquille... et c'est justement par un caprice du cœur, dont vous vous moquerez peut-être, monsieur le philosophe, que je veux vous conduire aujourd'hui dans cette petite maison où j'ai été élevée... et que je veux que vous aimiez... parce que je l'aime...

HENRI

Oh ! oui, oui, nous irons... et je vous jure que je serai bien heureux de la voir...

### Scène III

Les mêmes, la baronne d'Hacqueville.

LA BARONNE

Ah ! j'étais bien sûre de vous trouver ensemble...

HENRI, lui baisant la main

Et où vouliez-vous donc que je fusse, ma bonne tante, sinon près d'Herminie ?...

HERMINIE

Bonjour, ma mère...

LA BARONNE, l'embrassant au front

Bonjour, mon enfant.

HENRI

D'ailleurs, je voulais vous guetter au sortir de votre chambre pour savoir si vous aviez reçu une réponse...

LA BARONNE

Non, rien encore...

HENRI

Mon Dieu, comme cette autorisation du roi se fait attendre !... Nous ne sommes cependant qu'à quelques lieues de Versailles...

LA BARONNE

Eh bien, mon neveu, un roi est-il obligé de répondre à un de ses sujets courrier par courrier, comme un marchand ? D'ailleurs, Sa Majesté n'est-elle pas depuis quelque temps à Fontainebleau ?...

HENRI

Allons, c'est trois ou quatre jours encore d'anxiété...

LA BARONNE

Qu'est-ce que cela pour un homme qui a attendu jusqu'aujourd'hui ?...

HERMINIE

Puis que pouvons-nous craindre ?... quel motif voulez-vous qu'ait Sa Majesté de refuser son agrément à notre mariage ?

HENRI

Je suis marin, chère Herminie, vous le disiez tout à l'heure, et plus il y a longtemps que le ciel est beau, plus je crains une tempête... Tenez, à votre place, ma chère tante, puisque cette union entrainait dans vos convenances, j'aurais commencé par marier ensemble mon neveu et ma fille... puis, ensuite... j'aurais demandé l'agrément du roi.

LA BARONNE

Allons donc, monsieur ! est-ce que la chose était possible ? Quand Sa Majesté, il y a cinq ans de cela, après avoir eu la bonté de nous remarquer dans la galerie, le matin, et de causer cinq minutes, le soir, avec nous, au jeu de la reine, a pris la peine de me dire en propres termes : « N'oubliez point, baronne, que le père de cette belle enfant était mestre de camp de nos armées, qu'il est mort à notre service, et que, par conséquent, c'est à nous qu'il appartient de pourvoir sa fille ! »

HENRI

Sans doute, ma tante... Oui, le roi vous a dit cela, il y a cinq ans... comme il vous aurait dit autre chose... et, à cette heure, il ne se souvient certes plus de ce qu'il vous a dit.

LA BARONNE

Détrompez-vous, chevalier : le roi est l'homme qui a le plus de mémoire de son royaume !... et, vous le savez bien, Henri... quand il chasse dans la forêt de Saint-Germain, il est rare qu'il ne daigne pas pousser jusqu'à notre château ; et, chaque fois, Sa Majesté a eu la bonté de me rappeler ses royales paroles... Après cela, vous voulez que je dispose de la main d'Herminie sans l'agrément du roi ?... Mais vous n'y pensez pas, chevalier !... ce

serait un crime de haute trahison.

HENRI

Pardon, ma tante, j'ai tort !... mais mettez-vous à ma place, et comprenez mon inquiétude... Ma frégate peut, d'un moment à l'autre, recevoir l'ordre de remettre à la voile !... Mes craintes vont plus loin encore : si le roi allait avoir sur ma cousine d'autres projets que les vôtres... et allait refuser son consentement... Eh bien, madame la baronne, que feriez-vous ?...

LA BARONNE

Ce que je ferais, monsieur... vous le demandez ?... J'obéirai au roi !...

HENRI

Et vous nous sépareriez l'un de l'autre, nous qui nous aimons depuis que nous nous connaissons... vous feriez le malheur de vos deux enfants... pour obéir à un caprice de Sa Majesté !

HERMINIE

Oh ! ma mère !

LA BARONNE

Mademoiselle, il y a des familles pour lesquelles le passé porte obligation de l'avenir. Ouvrez l'histoire, et vous verrez qu'en 1426, un Robert d'Hacqueville offrit au roi Charles VII ses six enfants mâles montés sur six chevaux de bataille et suivis de six écuyers armés en guerre pour aller combattre les Anglais... qu'en 1535, Sigismond d'Hacqueville vendit ses domaines, son argenterie et jusqu'aux bijoux de sa femme pour payer à Charles-Quint la rançon de François I<sup>er</sup>... qu'en 1638, Hermance d'Hacqueville, s'empressant d'obéir aux ordres du roi Louis XIII, quitta son époux, Adalbert de Crussac, qui était protestant, et qui la rendait parfaitement heureuse, pour épouser Berthold d'Entraiques, qui, au bout de dix-huit mois, la fit mourir de chagrin... enfin, qu'en 1712...

HERMINIE

Je sais, ma mère... je sais tout cela.

LA BARONNE

Eh bien, si vous savez tout cela, mademoiselle, vous devez comprendre qu'après une fidélité de quatre siècles, les d'Hacqueville ne commenceront pas à déroger aujourd'hui.

HENRI

Vous le voyez, Herminie !...

HERMINIE

Oui, mais le roi ne refusera pas. Quel motif voulez-vous que le roi ait de refuser ?

UN VALET, entrant

La voiture de madame la baronne est prête.

HERMINIE

Et nos chevaux ?

LE VALET

Sont sellés.

LA BARONNE

En effet, il va être dix heures, et nous avons à peine le temps d'arriver au rendez-vous. Comme l'invitation vient de notre part, il ne faut pas nous faire attendre.

HENRI

Ma tante, voulez-vous prendre mon bras ?

LA BARONNE, en passant devant la fenêtre

Tiens ! qu'est-ce que cette voiture ?

HENRI

Où donc ?

LA BARONNE

Tenez... là-bas... sur la route...

HERMINIE

En effet ; une chaise de poste ! Attendez-vous quelqu'un, ma mère ?

LA BARONNE

Non... personne.

HENRI

Cette chaise s'arrête cependant au château. Ô Herminie ! Herminie !

HERMINIE

Eh bien ?

HENRI

Tout événement inattendu me paraît une catastrophe menaçante.

LE VALET, reparaissant

M. le marquis de Lancy, envoyé par Sa Majesté, sollicite la faveur de présenter ses hommages respectueux à madame la baronne.

HENRI

Le marquis de Lancy !

LA BARONNE

Vous le connaissez ?

HENRI

Beaucoup.

LA BARONNE

Faites entrer.

(Le valet s'éloigne.)

HERMINIE

Qu'est-ce que ce marquis de Lancy ?

HENRI

Je vous l'ai dit : un de mes amis, fort élégant, fort spirituel, fort noble... et, je crois, fort ruiné... mais, du reste, admirablement en cour.

LA BARONNE

En tout cas, qu'il soit le bienvenu, puisqu'il vient de la part du roi.

LE VALET, annonçant

M. le marquis de Lancy.

## Scène IV

Les mêmes, le marquis de Lancy.

LE MARQUIS, s'arrêtant à la porte

Mon cher chevalier, quoique je représente à cette heure Sa Majesté Très-Chrétienne, à tout seigneur tout honneur. Faites-

moi donc la grâce, je vous prie, de me présenter à madame la baronne d'Hacqueville.

HENRI

Volontiers, mon cher marquis. (Prenant la main du marquis et le conduisant à la baronne.) Ma tante, M. le marquis de Lancy...

LE MARQUIS

Madame la baronne, croyez que je suis heureux et fier qu'un message du roi me mette à même de vous offrir l'hommage de mes sentiments les plus respectueux.

HENRI, même jeu

Ma belle cousine !

LE MARQUIS

Mademoiselle, je sais, par mon ami de Verneuil, quels engagements vous lient depuis longtemps à lui. Aussi, vous le voyez, je n'ai voulu m'approcher de vous que sous son patronnage.

HERMINIE, saluant

Monsieur le marquis !...

LA BARONNE

Et vous arrivez de Fontainebleau, monsieur ?

LE MARQUIS

Directement, madame, et sans m'arrêter... excepté pourtant dans les ornières... Vos chemins de traverse sont d'un affreux !...

LA BARONNE

Et qu'y a-t-il de nouveau à la cour ?...

LE MARQUIS

Oh ! des choses inouïes, extraordinaires, miraculeuses !...

LA BARONNE, inquiète

Mais le roi se porte bien ?

LE MARQUIS

Aussi bien que peut se porter un roi amoureux depuis plus de trois mois, ma foi, sans être payé de retour...

LA BARONNE

Oh ! mon Dieu !... et quelle est l'ingrate ?...

LE MARQUIS

Madame de la Tournelle, qui refuse d'être duchesse de Châ-

teoureux... et qui, depuis trois mois, fait une résistance... scandaleuse !...

LA BARONNE

Vraiment ?... Ce n'est point une tradition de famille cependant !...

LE MARQUIS

Que voulez-vous ! c'est au point que le duc de Richelieu, lui-même, en a la tête à l'envers... et qu'après avoir essayé de tous les moyens de distraire le roi, il a fini par n'en pas trouver de plus ingénieux que de lui conseiller de s'adresser ailleurs.

LA BARONNE

Ah ! que voilà bien un conseil comme les donne M. de Richelieu !

HENRI

Mon cher marquis, toutes ces nouvelles sont des plus intéressantes... Mais vous oubliez qu'il en est une...

LE MARQUIS

Qui vous touche plus directement, n'est-ce pas ?

HENRI

Je l'avoue...

LE MARQUIS

Et je comprends votre désir. (Tirant une lettre de sa poche.) Madame, voici la réponse à la lettre que vous avez écrite à Sa Majesté.

LA BARONNE

La hâte que j'ai de connaître les ordres du roi est mon excuse... et vous permettez ?...

LE MARQUIS

Comment !... (À Henri.) Mon cher chevalier, reçois tous mes compliments... Ta fiancée est charmante !... D'ailleurs, c'est l'avis du roi. (À Herminie.) Mademoiselle, croyez que c'est un grand honneur pour moi que d'avoir été choisi pour messenger d'une nouvelle que vous attendiez sans doute avec impatience...

LA BARONNE, après avoir lu

Oh ! mon Dieu !...



HENRI

Quoi donc ?

HERMINIE

Qu'y a-t-il ?

HENRI

Cette lettre contient-elle un refus ?

HERMINIE

Le roi s'opposerait-il... ?

LA BARONNE

Monsieur le marquis, il faut que j'aie avec vous un entretien particulier.

LE MARQUIS

À vos ordres, madame...

LA BARONNE

Laissez-nous seuls, mes enfants.

HENRI, vivement

Mais un mot au moins.

HERMINIE, de même

Oh ! de grâce, ma mère !...

LA BARONNE

Vous saurez tout dans un instant... Du reste, mon cher Henri, vous n'ignorez pas combien je vous suis attachée... Quelque chose qui puisse arriver, j'aime à croire que votre amitié pour moi n'en restera pas moins inaltérable... Vous, ma fille, n'oubliez jamais ce que notre famille doit de respect et d'obéissance aux volontés du roi... Henri, faites dire à nos amis que l'on attaque toujours, et que nous rejoindrons la chasse... Vous, Herminie, rentrez dans votre appartement... Je vous ferai appeler quand je serai de retour dans le mien.

(Henri et Herminie sortent chacun d'un côté,  
en s'interrogeant tous deux du regard.)

## Scène V

La baronne, le marquis.

LE MARQUIS

Nous voilà seuls, madame la baronne, j'écoute.

LA BARONNE

Le roi ne vous a rien dit de particulier en vous chargeant de ce message, monsieur ?

LE MARQUIS

Rien autre chose qu'un souhait d'heureux voyage...

LA BARONNE

Et vous ignorez ce que contient la dépêche que vous venez de me remettre ?

LE MARQUIS

Complètement !... seulement, j'ai dû penser qu'elle était relative au mariage de mademoiselle d'Hacqueville...

LA BARONNE

Oui... c'est, en effet, de son mariage qu'il est question.

LE MARQUIS

Le roi n'aurait-il point répondu selon vos souhaits, madame ?

LA BARONNE

Pas précisément... Mais, mon intention ayant toujours été de subordonner mes désirs, sur ce point, à ceux de Sa Majesté, cette lettre, quelque ordre qu'elle contienne, ne peut que m'être agréable... Vous êtes en grande faveur, monsieur le marquis !

LE MARQUIS

Mes ennemis le disent... il faut bien que cela soit !

LA BARONNE

Le roi me l'écrit !

LE MARQUIS

Sa Majesté est trop bonne...

LA BARONNE

Il ajoute que cette faveur repose sur votre grand mérite.

LE MARQUIS

Dites sur sa grande indulgence, madame.

LA BARONNE

Il ajoute encore que vous portez un beau nom.

LE MARQUIS

Mes ancêtres l'ont fait ce qu'il est... Ce n'est donc pas à moi de m'en vanter.

LA BARONNE

Mais que votre fortune est fort dérangée...

LE MARQUIS

Ah ! ceci, c'est autre chose, et mes ancêtres n'y sont pour rien... C'est de ma façon !...

LA BARONNE

Au reste, Sa Majesté annonce qu'elle se charge de payer vos dettes.

LE MARQUIS

Vraiment ? Ce sera d'autant plus galant de sa part que la chose lui arrivera pour la quatrième fois... et que je craignais, sur ma parole, qu'elle ne commençât à se lasser.

LA BARONNE

Il paraît que non, comme vous voyez...

LE MARQUIS

Le roi est un grand roi ! voilà tout ce que je puis dire... Mais, sans indiscretion, madame, est-ce que je pourrais vous demander comment, dans une lettre relative au mariage de mademoiselle d'Hacqueville, il se fait qu'il soit si fort question de votre serviteur ?

LA BARONNE

Comment ! à mes questions, vous ne devinez pas ?

LE MARQUIS

Non, je vous jure...

LA BARONNE, lui tendant la lettre

Lisez alors.

LE MARQUIS, lisant

« Ma chère baronne... » (S'arrêtant.) Vous parliez de ma faveur, madame ; c'est moi qui vous demanderai de me protéger...

LA BARONNE

Continuez, monsieur.

LE MARQUIS, lisant

« Je vous ai dit que, mademoiselle d'Hacqueville étant la fille d'un mestre de camp de nos armées, mort à notre service, c'était à nous de la pourvoir... Nous avons donc, en vertu de l'engagement pris de notre part, songé à son établissement, et nous avons trouvé que le parti le plus convenable pour elle était notre fidèle serviteur le marquis Maximilien de Lancy, que, dans plusieurs missions importantes, nous avons déjà honoré de notre confiance... Il porte un nom qui peut dignement s'allier au vôtre. Et, quant à sa fortune, qui pourrait ne pas vous paraître suffisante, comme c'est à notre service qu'elle s'est dérangée, ce sera notre affaire que de la rétablir. Si mon protégé vous paraît mériter le sacrifice de vos premiers projets, partez immédiatement pour Marly, où je désire que le mariage se fasse, afin que je puisse signer au contrat et présenter moi-même mon cadeau de noce à la belle fiancée.

» Votre affectionné,

» LOUIS.

» Je vous invite à descendre directement à Marly, où un pavillon sera préparé pour vous recevoir. »

LA BARONNE

Eh bien, monsieur, que dites-vous de cette lettre ?

LE MARQUIS

Je dis, madame la baronne, que je suis confondu, tant j'étais loin de m'attendre à ce que les faibles services que j'ai eu le bonheur de rendre à Sa Majesté eussent mérité une si grande récompense.

LA BARONNE

Ainsi, vous êtes disposé à obéir aux ordres du roi ?

LE MARQUIS

Avec reconnaissance, madame... Mais tout le monde ici n'aura pas le même respect que moi pour les désirs de Sa Majesté...

LA BARONNE

Je vous entends, monsieur, et cela me regarde. Mademoiselle d'Hacqueville a été élevée dans la stricte observation de ses devoirs ; elle sait ce qu'elle doit de respect à la volonté de sa mère et de soumission aux ordres du roi. Ne craignez donc rien de ce côté.

LE MARQUIS

Cependant, madame la baronne, si ce mariage devait par trop contraindre les sentiments de mademoiselle d'Hacqueville...

LA BARONNE

J'apprécie cette délicatesse, monsieur ; mais nous sommes avant tout, je crois, fidèles sujets de Sa Majesté... et, quand Sa Majesté a manifesté un désir, c'est à nous de nous y soumettre.

LE MARQUIS

Quant à moi, madame la baronne, vous comprenez que l'obéissance me sera facile.

LA BARONNE

Nous avons invité pour aujourd'hui nos voisins de campagne à une chasse à courre... Nous sommes déjà d'une heure en retard, et les convenances veulent que nous y paraissions, mademoiselle d'Hacqueville et moi... Quant à vous, monsieur le marquis, vous devez être beaucoup trop fatigué...

LE MARQUIS

Moi ?... Point du tout, je vous jure... Le roi m'a habitué à cela ; depuis qu'il m'a fait l'honneur de me choisir pour son courrier extraordinaire, je n'ai pas cessé d'être en route vers un des quatre coins du monde ; mon équipage en est une preuve. Je descendais de cheval lorsque Sa Majesté me jeta en voiture sans me donner le temps de me reconnaître. Je suis donc à vos ordres, madame la baronne... et cela, quand vous voudrez.

LA BARONNE

Nous ferons une simple apparition ; puis nous reviendrons au château... En attendant, regardez-vous ici comme chez vous, et, si vous avez besoin de quelque chose que ce soit, appelez.

LE MARQUIS

Mille grâces, madame !

(La baronne sort.)

Scène VI

Le marquis, seul.

Eh bien, le diable m'emporte si je me doutais, quand je suis monté en voiture, que mon ambassade aurait pour dénoûment un mariage... le mien !... Mais, pour n'être pas prévu, le dénoûment n'en est pas moins agréable ; une jolie femme !... un beau nom !... mes dettes payées... Mais c'est très-acceptable, tout cela ! Seulement, parole d'honneur, je suis désolé pour ce pauvre chevalier !... Et moi qui lui faisais des compliments sur sa fiancée... moi qui me suis fait présenter à elle par lui... Ah ! véritablement, c'est trop fort... Mais aussi qui diable aurait pu s'imaginer... ? Ah ! le voici, je me doutais bien que je ne tarderais pas à le voir.

Scène VII

Henri, le marquis.

HENRI

Je vous cherchais, monsieur le marquis.

LE MARQUIS

Et vous me trouvez désespéré, chevalier, sur l'honneur !...

HENRI

Trêve de politesses ou plutôt de railleries... Venons au fait, monsieur... D'un mot, la baronne vient de tout me dire... Connaissez-vous le contenu de la lettre dont vous étiez porteur ?

LE MARQUIS

Je l'ignorais, foi de gentilhomme.

HENRI

C'est bien !... il m'en eût coûté de renoncer à vous estimer.

LE MARQUIS

N'êtes-vous donc venu ici, mon cher chevalier, que pour me renouveler les assurances de votre estime ?

HENRI

Je suis venu pour vous demander quelles étaient vos intentions.

LE MARQUIS

Mes intentions ?... Mais elles sont celles d'un fidèle serviteur de Sa Majesté.

HENRI

Ainsi... ?

LE MARQUIS

J'obéirai au roi...

HENRI

Et vous croyez que je le souffrirai ?

LE MARQUIS

Et par quel moyen comptez-vous vous y opposer ?

HENRI

J'espérais que vous le devineriez sans que je vous fisse l'injure de vous le dire !

LE MARQUIS

Un duel ? Allons donc, mon cher chevalier !... c'est bien ridicule, bien usé... et cela ne mène à rien !

HENRI

Savez-vous, monsieur, qu'il faut être aussi sûr de sa réputation que vous l'êtes, pour oser répondre à un rival ce que vous me répondez là ?

LE MARQUIS

Eh ! pardieu ! chevalier, vous le savez bien... ma réputation, elle est faite sous ce rapport... Je me suis battu douze fois... Pour quels motifs ?... Le diable m'emporte si je me souviens d'un seul... J'ai donné sept coups d'épée, j'en ai reçu cinq... et j'ai été trois fois à la Bastille ; la première fois, pour huit jours ; la seconde fois, pour six semaines ; la troisième fois, pour quatre mois. Pour peu qu'on soit mathématicien, on voit que la progression est effrayante ! Or, mon cher chevalier, pendant ces quatre derniers mois de réclusion, je me suis juré cent fois à moi-même de ne plus me battre que pour des choses graves et qui en vailent la

peine... Voyons, franchement, croyez-vous que l'occasion soit venue de manquer à mon serment ?

HENRI

Ainsi, monsieur, vous ne regardez pas comme une chose grave d'enlever à un ami la femme qu'il aime ?

LE MARQUIS

D'abord, mon cher chevalier, où avez-vous vu que j'enlève quoi que ce soit au monde ?... Le roi me charge d'une lettre... Je crois qu'elle renferme une nouvelle qui peut vous être agréable... Je pars ventre à terre, je cours sur les routes les plus barbares et les moins civilisées, j'arrive moulu... brisé... rompu ! La lettre renferme, quoi ? L'ordre de me marier... Ah ça ! mais... est-ce que vous croyez que c'est bien amusant, de se marier comme cela tout à coup... avec une femme qui en aime un autre, et surtout quand cet autre est un joli garçon... qui a mille chances pour une de prendre sa revanche ?... Allons donc, chevalier, allons donc !... attendez six mois seulement, et vous verrez que, dans six mois, c'est moi peut-être qui serai assez sot, à mon tour, pour vous prier de vous couper la gorge avec moi.

HENRI

Eh bien, alors, pourquoi acceptez-vous ?

LE MARQUIS

Et le moyen de refuser quand le roi ordonne ? et puis, mon cher chevalier, moi, je suis galant homme avant tout ; je me dois à mes créanciers. Vous ne connaissez pas ces espèces-là, vous... mais ça n'attend que dans l'espoir de mon mariage futur ; et, si cela venait à apprendre que j'ai trouvé une occasion de payer mes dettes, et que je l'ai laissée échapper, cela ferait des cris qu'il n'y aurait plus moyen de s'entendre.

HENRI, avec ironie

Ainsi c'est par spéculation... par calcul... ?

LE MARQUIS

Mais non, mon cher ; ce n'est rien de tout cela... C'est parce que je me trouve dans une de ces positions où l'on n'est pas maî-



tre de sa volonté... Je n'ai pas dirigé les événements de ce côté-là... les événements m'entraînent... je me laisse faire... et voilà tout.

LE VALET, entrant

Madame la baronne fait demander à M. le marquis s'il est prêt à l'accompagner.

LE MARQUIS

Parfaitement !

LE VALET

Madame la baronne attendra M. le marquis au bas du perron.

LE MARQUIS

Comment donc !... Dites-lui que je vais au-devant d'elle pour lui offrir mon bras. Et tenez, mon cher chevalier, c'est comme cette partie de chasse... Est-ce que vous croyez que cela m'amuse, après avoir été pendant quatre heures cahoté à rendre l'âme, d'aller courre le daim pendant cinq ou six heures ?... Eh bien, non ; cela m'ennuie à la mort... J'y vais cependant, et pourquoi ?... Parce que, comme je le disais tout à l'heure à la baronne, le roi m'a habitué à cela... Je suis une chose que l'on met à cheval ou en voiture, qui part, qui passe, qui arrive et qui repart, le tout au galop... Bref, je suis comme le Juif errant, j'ai éternellement aux oreilles une voix qui me crie : « Marche ! marche !... » et je marche. Ainsi donc, au revoir, mon cher chevalier !

(Il sort.)

### Scène VIII

Henri, puis Herminie.

HENRI

Bien, bien, marquis !... c'est une lutte entre nous ; nous la soutiendrons !...

HERMINIE, entr'ouvrant la porte

Êtes-vous seul, Henri ?

HENRI

C'est vous, Herminie ! Savez-vous ce qui se passe ?

HERMINIE  
 Je sais tout.

HENRI  
 Qu'avez-vous décidé ?

HERMINIE  
 Rien encore.

HENRI  
 M'aimez-vous toujours ?

HERMINIE  
 Vous le demandez, Henri !

HENRI  
 Alors il faut que je vous voie !...

HERMINIE  
 Où cela ?

HENRI  
 Dans cette petite maison où vous vouliez me conduire.

HERMINIE  
 En voici la clef...

(Elle la lui donne.)

HENRI  
 À quelle heure y viendrez-vous ?

HERMINIE  
 Je ne puis vous le dire ; je tâcherai de m'échapper...

HENRI  
 Je vais vous y attendre.

HERMINIE  
 Ma mère et le marquis ! Partez, partez vite !

HENRI  
 Je compte sur vous, Herminie.  
 (Il rentre par la porte de côté.)

Scène IX

La baronne, passant au fond, et donnant  
le bras au marquis ; Herminie, sur le devant.

LA BARONNE

Venez-vous, Herminie ?

HERMINIE

Me voilà, ma mère...

(Elle s'éloigne par la porte du fond.)

## ACTE DEUXIÈME

*La maison du garde.*

Scène première

Henri, seul.

Pourra-t-elle s'échapper ?... Il y a longtemps que j'attends... Déjà, deux ou trois fois, j'ai entendu la chasse se rapprocher et s'éloigner... Mais sans doute il ne la quitte pas des yeux... il veille déjà sur elle comme si elle était sa femme !... Sa femme !... Ah !... je ne me trompe pas... Le galop d'un cheval... Il s'approche... il s'arrête...

Scène II

Henri, le marquis.

LE MARQUIS, ouvrant la porte

Ah ! dis donc, l'ami ! y a-t-il quelqu'un à la maison ?...

HENRI, à part

Le marquis !... Se douterait-il ?...

LE MARQUIS

Tiens ! c'est vous, chevalier... Enchanté de vous rencontrer !... Vous me direz où je suis, et je n'en serai pas fâché... (S'asseyant.) Ah ! mon cher ! quelles jambes ils ont, vos daims d'Hacqueville !... Parlez-moi des daims de Rambouillet... ça se fait battre dans trois ou quatre lieues carrées... ce sont des bêtes de bonne maison... Mais les vôtres !... elles prennent des partis d'enfer !... et je me suis égaré... je ne connais pas le pays.

HENRI

En suivant cette avenue, vous serez bientôt au château... Vous n'en êtes qu'à cinq cents pas...

LE MARQUIS

Oh ! un instant, mon cher... Que diable !... je trouve une occasion de me reposer, et je me repose... Quel démon que votre cousine, mon cher Henri !... c'est une véritable amazone, sur ma parole... Au beau milieu de la chasse, je la vois piquer une poin-

te... Je crois que son cheval se dérobe ou l'emporte... je mets le mien à sa poursuite... Ah bien, oui !... au bout de cinq minutes, disparue dans les branches... Alors, je regarde autour de moi : plus de chasse... Je veux m'orienter : des forêts sans fin, qui datent du troisième jour de la création... Je marche, je marche... je marche, selon ma destinée... Enfin, j'avise cette petite maison... Cela me rappelle que je suis éreinté... et que... pardon du détail... il est peu poétique... et que je meurs de faim... vu que, ce matin, au château, quand la baronne m'a dit de me regarder comme chez moi, j'ai eu la sottise de me manifester... ce qui fait que, parole d'honneur, je n'en puis plus... Dites donc, chevalier, vous vouliez me tuer ce matin ; très-bien... cela se fait entre gentilshommes... mais vous ne voudriez pas me laisser mourir d'inanition... ce serait par trop barbare... Est-ce qu'il n'y a pas ici, comme dans toutes les maisons de garde que j'ai vues, un pâté de gibier et quelques bouteilles de vin de Bordeaux... hein ?...

HENRI

Je suis désespéré, monsieur ; mais cette maison n'est point habitée.

LE MARQUIS

Cette maison n'est point habitée ? Eh bien, mais qu'y faites-vous donc, alors ? Vous y venez pour jouir du paysage ?... Le fait est qu'il est délicieux !... des allées à perte de vue... un horizon charmant...

HENRI, à part

Je suis au supplice !...

LE MARQUIS

Une perspective !... mais comment donc !... une perspective des plus animées... Une chasseresse qui se dirige au galop, de ce côté... Mademoiselle d'Hacqueville ! Ah ! mon cher chevalier... pardon... cent fois pardon ! Je suis un sot... j'oubliais que, lorsque le cheval d'une jolie femme s'emporte, l'intelligent animal a toujours quelque motif pour cela...

HENRI

Monsieur !...

LE MARQUIS

Eh ! mon Dieu ! c'est trop juste... Je suis tombé au milieu de vous comme une bombe... vous n'avez pas eu le temps de vous dire le plus petit mot d'adieu... Vous en empêcher, ce serait tyrannique ! ce serait cruel !... Et il va vous paraître singulier que je quitte, en ce moment, cette mesure... Eh bien, pas du tout... c'est de la raison... D'abord, je ne veux pas me faire abhorrer de ma future... Sa vertu... ses principes... je n'ai rien à craindre... et puis, ce rendez-vous d'adieu... c'est dans l'ordre... ça doit être, et j'aime mieux que vous l'ayez avant le mariage qu'après... c'est plus moral... et moins dangereux... Allons, marquis, marche ! marche encore !... Il est écrit là-haut que je ne me reposerai pas aujourd'hui... Au revoir, mon cher chevalier...

(Il sort par la porte du fond ; Henri le suit jusqu'au dehors. Une porte latérale s'ouvre, Herminie paraît.)

Scène III

Henri, Herminie.

HERMINIE, entrant avec timidité

J'ai vu un cheval attaché à la porte... Henri ne serait-il pas seul ?...

HENRI, rentrant

Oh ! venez, venez, Herminie... j'ai bien besoin de vous voir...

HERMINIE

Aussi suis-je venue, Henri, au risque d'être vue, au risque...

HENRI

Ainsi donc, maintenant, vous regardez comme coupable une entrevue avec moi ? ainsi, c'est un sacrifice que vous croyez me faire ? ainsi, un mot de votre mère a tout rompu entre nous... même les liens de famille, qui permettent qu'entre parents... ?

HERMINIE

Mon Dieu, Henri, tout ce qui nous arrive est si imprévu, si étrange, si inattendu, que je suis encore tout étourdie du coup qui

nous atteint... Il me semble que je rêve... et, je vous l'avoue, je ne vois clair ni dans ce que je fais ni dans ce que je dois faire.

HENRI

Ce que vous faites, c'est ce que votre cœur vous conseille... ce que vous devez faire, c'est ce que je vais vous dire... Ne vous effrayez pas, Herminie.

HERMINIE

Vous allez donc me proposer quelque chose d'impossible, que vous me prévenez d'avance ?

HENRI

Non ; car, faites-y attention, Herminie, notre position, à nous, est tout exceptionnelle... Notre mariage était approuvé par votre mère... Quelle cause vient le rompre ? Une cause étrangère... un caprice du roi, qui veut récompenser un de ses favoris, reconstruire une fortune qui tombe, relever un nom qui s'éteint ! Eh bien, supposez, Herminie, que cet ordre du roi, au lieu d'arriver la veille de notre mariage, fût arrivé le lendemain... nous n'en étions pas moins unis à tout jamais... nous n'en étions pas moins heureux pour toujours... Votre mère, si absolu que fût son dévouement au prince, votre mère était bien forcée de demeurer impuissante devant une impossibilité... Eh bien, Herminie, il faut, sans que votre mère ait rien à se reprocher, il faut que vous soyez ma femme...

HERMINIE

Mais comment cela ?... Expliquez-vous... Il me semble, Henri, que ce n'est pas possible !

HENRI

Rien de plus facile, Herminie, et un mariage secret...

HERMINIE

Un mariage secret ?... Oh ! mon Dieu, que me proposez-vous là ?

HENRI

Ce qui devait être... ce qui devait s'accomplir à la face du monde... ce qui devait faire notre bonheur à tous deux... Écoutez,

Herminie, nous sommes dans une circonstance suprême... Il s'agit d'être éternellement heureux, ou malheureux pour toujours ! Croyez-vous que vous puissiez aimer le marquis ?... croyez-vous que vous puissiez être heureuse avec lui ?

HERMINIE

Oh ! jamais, jamais ! vous savez bien, Henri, que c'est vous que j'aime... vous savez bien que tout mon bonheur à venir reposait sur vous !

HENRI

Eh bien, alors... ?

HERMINIE

Eh bien, que voulez-vous, Henri ! il y a là une voix intérieure, une voix qui parle plus haut que mon amour, et qui me dit... que... je ferais mal...

HENRI

Je vous en supplie, au nom du ciel, au nom de notre amour... Si vous ne voulez pas que je fasse quelque folie, Herminie, consentez, consentez !...

HERMINIE

Écoutez, à votre tour, Henri... Laissez-moi essayer de fléchir ma mère... Vous savez comme elle m'aime... vous savez que j'ai toujours obtenu d'elle tout ce que j'ai voulu.

HENRI

Oui, mais vous savez aussi jusqu'à quel fanatisme elle porte son dévouement et son obéissance au roi... vous savez que, pour elle, tout désir émané de Versailles devient un ordre absolu.

HERMINIE

Je la prierai, je la supplierai... À peine si j'ai eu le temps de la voir.

HENRI

Mais, en attendant, vous allez demain à Marly !

HERMINIE

Aussi est-ce aujourd'hui, est-ce en rentrant au château, est-ce tout à l'heure que je la verrai...



HENRI

Et si elle refuse... si elle refuse, voyons !...

HERMINIE

Oh ! n'exigez rien de moi, ne demandez rien de moi en cet instant... Je prendrai conseil des circonstances, de l'inspiration du moment. Laissez faire à mon amour pour vous, Henri !... laissez faire à mon cœur... il n'est que trop votre complice... Et maintenant, partez, laissez-moi seule... Ma mère m'a vue m'éloigner... ma mère peut se douter que nous sommes ici... ma mère peut venir...

HENRI

Oui, oui... D'ailleurs, nous nous reverrons au château... Peut-être ne pourrions-nous pas nous parler ; mais, si votre mère est inflexible, si vous comprenez que votre refus, c'est le désespoir de toute ma vie... eh bien, en sortant de table, laissez tomber votre bouquet... Alors je saurai que vous consentez à tout... j'irai tout préparer... et demain... demain, nous serons chez ma mère, qui vous aime, vous le savez, comme si vous étiez sa fille...

HERMINIE

Oui, oui... Adieu... Non, non, par cette porte.

(Elle indique une porte latérale.)

HENRI

Adieu !

(Il sort par le côté.)

Scène IV

Herminie, seule.

Oui, je parlerai à ma mère... oui, je lui dirai que ce mariage, c'est mon malheur éternel, et, si elle me refuse... ô mon Dieu ! que deviendrai-je ?... Et pas une sœur, pas une amie à qui demander un conseil !... Oh ! ma mère m'écouterà ! j'ai de l'espoir encore...

## Scène V

Herminie, Antoine, avec un bâton  
au bout duquel pend son bagage.

ANTOINE, entrant sans voir Herminie  
Enfin, m'y voilà !... C'est ici !

HERMINIE, le regardant  
Quel est cet homme ?

ANTOINE, de même  
C'est bien cela !... rien n'a été changé... tout est encore à la  
même place.

HERMINIE  
Que voulez-vous ?... que demandez-vous, mon ami ?

ANTOINE  
Pardon, mademoiselle ; je ne vous voyais pas... Ce que je  
veux ?... ce que je demande ?... Je conçois... vous devez être éton-  
née de me voir entrer ainsi tout droit, sans frapper... C'est une  
vieille habitude... Ah ! si vous saviez...

HERMINIE  
Cette émotion...

ANTOINE  
Est bien naturelle, mademoiselle... Mais il faudrait n'avoir pas  
de cœur, n'avoir pas d'âme, pour revoir sans émotion la maison  
où l'on est né !... la chambre... où le père et la mère sont morts !...

HERMINIE  
Oh ! mon Dieu ! est-ce que vous seriez... ?

ANTOINE  
Oh ! mademoiselle, vous ne pouvez pas savoir qui je suis...

HERMINIE  
Peut-être... D'ailleurs, en rappelant mes souvenirs, il me sem-  
ble que je vous reconnais... Vous êtes Antoine Bernard.

ANTOINE  
Vous avez dit mon nom !... vous savez mon nom !... Oui,  
Antoine Bernard... Mais, dites-moi, mademoiselle, comment  
savez-vous mon nom ? Est-ce que vous êtes de ce pays ? est-ce

que vous seriez par hasard... ?

HERMINIE

Herminie d'Hacqueville.

ANTOINE

Herminie !... vous êtes Herm... ? Oh ! pardon... c'est qu'autrefois je vous appelais comme cela, Herminie tout court... Dame, j'avais douze ans de plus que vous... Il faut m'excuser... et puis vous étiez la sœur de lait de ma petite Louise.

HERMINIE, lui tendant la main

Mon bon Antoine, te voilà donc de retour !...

ANTOINE

Oh ! vous me donnez la main ! oh ! vous me tutoyez... Merci !... Tenez... oh ! que c'est drôle... voilà que je pleure de joie !... Vous m'avez reconnu !... Eh bien, je n'en aurais pas fait autant, moi, parole d'honneur... Comme vous êtes grandie !... Il est vrai que vous n'aviez que trois ans quand j'ai quitté le pays... Comme vous êtes embellie !... Laissez-moi vous regarder à mon aise... comme cela... Et quand je pense que je vous faisais danser dans mes bras... vous, de ce côté-ci, ma pauvre petite sœur de l'autre... On ne peut vraiment pas se figurer comme ça... quand il y a longtemps... Dieu ! que vous étiez méchante ! dans vos petites colères, vous m'arrachiez des poignées de cheveux... et, quand je voulais me fâcher, ma mère me criait : « Veux-tu bien te laisser faire, Antoine !... c'est la fille d'une baronne ! »

HERMINIE

Je te demande bien pardon, mon pauvre ami...

ANTOINE

Oh ! je ne vous en veux pas, mademoiselle... Les cheveux ont repoussé, comme vous voyez... Et vraiment, vous ne m'avez pas oublié tout à fait ?

HERMINIE

Tu le vois bien, puisque je t'ai reconnu aux premiers mots que tu as dits.

ANTOINE

C'est vrai.

HERMINIE

Et puis j'ai souvent entendu parler de toi.

ANTOINE

Tant pis !... tant pis !... attendu qu'il n'y a pas grand bien à en dire, de moi...

HERMINIE

Et pourquoi cela ?

ANTOINE

Oh ! parce que je suis un vaurien... un vagabond... un coureur !... J'aurais dû rester ici, près de mes parents... pour les aimer, pour les soigner... pour leur épargner de la peine et du travail dans leurs vieux jours... Ah bien, oui !... le besoin de voir du pays, la démangeaison de se mettre en route... la rage de courir le monde... On est jeune, on a comme la fièvre, on ne peut pas rester en place, on désire, quoi ?... On n'en sait rien... Ça vous prend comme un accès !... Une occasion se présente... un camarade passe et vous emmène... On part, on quitte tout... on veut être libre... on l'est... et l'on croit que l'on a tout gagné parce qu'on n'a plus la vieille mère qui moralise, et le vieux père qui gronde... On oublie le pays... on oublie ceux qu'on y a laissés... on oublie tout le monde... Puis, un beau matin, en sortant d'une bombance où l'on a bien ri, bien chanté, bien fait les fous, on reçoit une lettre avec un cachet noir... Elle vient du curé... elle annonce... elle annonce que les vieux parents sont partis !... qu'on ne les reverra plus... que c'est fini pour toujours !... Alors on se repent, alors on s'en veut, alors on se dit des injures. Mais c'est trop tard... On n'était pas là pour leur serrer la main au dernier moment, on n'était pas là pour leur fermer les yeux, on n'était pas là pour les suivre jusqu'à leur tombe et mettre une pauvre croix de bois dessus... Et, quand on revient au pays, plus de famille, plus d'amis, plus personne... On ne sait pas même où aller pleurer.

HERMINIE

Antoine !...

ANTOINE

C'est bien fait, coureur ! c'est bien fait, vagabond !

HERMINIE

Mon ami !...

ANTOINE

Voyez-vous, ça ne serait pas arrivé si je n'avais pas perdu ma petite sœur Louise !... Elle m'aurait attaché à la maison, cette enfant... ou bien, si j'étais parti tout de même, à la mort de la mère Gertrude et du père Guillaume, quand j'aurais su qu'elle restait toute seule, la pauvre petite, je serais revenu !... Ah ! oui !... et elle n'aurait manqué de rien... car je suis bon ouvrier, au fond, mademoiselle... allez, quand je m'y mets, j'en abats, du travail... Dame, c'est le tout de m'y mettre... Mais pardon... je vous parle là d'un tas de choses qui ne vous regardent pas et que vous êtes bien bonne d'écouter, ma foi...

HERMINIE

Non, je t'entends parler de tes parents avec plaisir... Je les aimais beaucoup... et, si cela peut te consoler, mon ami, je puis t'assurer qu'ils n'ont manqué de rien...

ANTOINE

Oh ! je m'en rapporte bien à vous, mademoiselle Herminie, et à madame la baronne d'Hacqueville... Et sa santé est toujours bonne ?

HERMINIE

Excellente !

ANTOINE

Tant mieux ! tant mieux !... Demain, avec sa permission, je mettrai mes habits du dimanche, et j'irai lui faire une visite...

HERMINIE

Demain, Antoine ?... demain ?... Il faudra venir de bien bonne heure, alors.

ANTOINE

Tiens ! moi qui croyais qu'elle ne se levait qu'à midi...

HERMINIE

C'est que, demain, nous allons à Marly...

ANTOINE

Près de Versailles... où il y a une machine... Je connais ça... j'y suis resté six mois... chez le père Robert... Oh ! un fameux menuisier, allez... qui avait la pratique du château... Eh bien, mademoiselle Herminie, moi, je n'ai pas de chance, que vous vous en alliez comme cela quand j'arrive... Mais vous ne vous en allez pas pour longtemps, j'espère ?... ce n'est qu'une promenade ?

HERMINIE

Non... je resterai dorénavant à Versailles... On veut me marier !

ANTOINE

Oh ! de quel air triste vous me dites cela, mademoiselle... Oh ! je comprends tout : quelqu'un que vous n'aimez pas... tandis que peut-être... dame, je n'ose pas dire... tandis que, peut-être, vous en aimez un autre.

HERMINIE

Hélas !...

ANTOINE

Et il n'y a pas eu moyen d'empêcher cela ? on n'a pas pu faire entendre raison à la baronne ? Elle vous aime pourtant bien, la baronne.

HERMINIE

C'est le roi qui a voulu...

ANTOINE

C'est le roi ?... Eh bien, je vous demande un peu de quoi il se mêle, le roi ! Ah bien... si j'étais à votre place !... Oh ! pardon, mademoiselle... ah ! bon ! c'est joli, ce que je fais là !... je m'aperçois que je vous donne des conseils... un paysan... un ouvrier... à vous !

HERMINIE

Ô mon ami, mon bon Antoine... dis... dis ce que tu voulais dire... Tu sais que le baron demandait quelquefois des conseils au vieux père Guillaume... et que ma mère écoutait souvent ce que lui disait la tienne.

ANTOINE

C'est, ma foi, vrai, je m'en souviens... Mais ils étaient vieux... ils avaient de l'expérience... le père Guillaume était un esprit juste... ma mère était une sainte femme... tandis que moi... moi...

HERMINIE

Toi, tu as un bon cœur !... toi, tu me plains !... toi, tu m'aimes !

ANTOINE

Oh ! si je vous aime, mademoiselle d'Hacqueville !

HERMINIE

Eh bien, tu me disais donc ?...

ANTOINE

Eh bien, je vous disais qu'on ne vient qu'une fois au monde... et qu'il faut se faire la vie heureuse... Est-il gentil, ce jeune homme ? est-il riche comme vous ? est-il noble comme vous ?... vous aime-t-il comme vous méritez d'être aimée ?

HERMINIE

Il m'aime autant que je l'aime moi-même.

ANTOINE

Eh bien, à votre place, moi, je ferais d'abord tout ce que je pourrais pour changer la détermination de ma mère... je la prierais, je la supplierais, et, si, malgré mes prières, mes supplications, mes larmes, elle refusait... eh bien, il n'est pas difficile de trouver un prêtre, deux témoins... et une chapelle. La maman crie d'abord... puis elle pleure, puis elle sanglote... puis elle pardonne... Les mamans, ça pardonne toujours... c'est venu au monde pour ça.

HERMINIE, à part

Et lui aussi, il me conseille... (Haut, en voyant entrer la baronne.)  
Ma mère !...

ANTOINE, à part

Comment ! la baronne ? Si je l'aurais reconnue, par exemple !...

Scène VI  
Les mêmes, la baronne.

LA BARONNE

Ah ! vous voilà, Herminie ? Je vous cherchais... J'ai vu votre cheval s'emporter, et j'étais inquiète.

HERMINIE

Vous le voyez, ma mère, il ne m'est arrivé aucun accident... Mon cheval s'est calmé à quelques pas de cette maison... j'y suis entrée pour me remettre... Un instant après, ce garçon est arrivé... et, depuis lors, je causais avec lui...

LA BARONNE

Avec ce garçon ?

ANTOINE, saluant

Bonjour, madame la baronne.

HERMINIE

C'est Antoine Bernard, ma mère...

LA BARONNE

Mais c'est vrai... oui, c'est bien lui... Approche donc !... J'aurais dû le reconnaître à son air de famille.

ANTOINE

Oh ! moi, j'ai vu tout de suite que c'était madame la baronne... Vous n'êtes pas changée du tout, quoi ! la même que le jour où je suis parti... la même absolument. (À part.) Je dis ça pour lui faire plaisir ; mais elle a drôlement mûri, la baronne.

LA BARONNE

Et te voilà de retour ?

ANTOINE

Oh ! mon Dieu, oui, il y a une heure.

LA BARONNE

Pour longtemps ?

ANTOINE

Pour toujours, madame la baronne... Assez de voyages comme ça... Pierre qui roule n'amasse pas de mousse, comme on dit... et il est temps que je m'établisse.



LA BARONNE

Tu étais menuisier, je crois...

ANTOINE

Je le suis encore... et, pour mon état, je ne crains personne, je puis le dire... Mais, avec tout cela, je ne suis pas ambitieux, moi !... Votre pratique, celle de deux ou trois châteaux des environs, c'est tout ce qu'il me faut... Qu'est-ce que je demande ?... Juste le nécessaire et un peu de superflu, pas davantage... Je vas chercher une petite boutique.

LA BARONNE

Pour quoi faire ?

ANTOINE

Je vous le dis, pour m'établir.

LA BARONNE

Eh bien, mais... n'as-tu pas cette maison ?

ANTOINE

Comment, cette maison ?

LA BARONNE

Sans doute, cette maison... c'est celle qu'habitaient ton père et ta mère... et, comme nous comptons toujours que tu reviendrais un jour ou l'autre... eh bien, nous te l'avons gardée, mon garçon.

ANTOINE

Comment, madame la baronne, bien vrai ?... ça n'est pas pour vous amuser comme ça un peu ?... ça n'est pas pour vous moquer du pauvre Antoine ?

LA BARONNE

Non, mon ami... non... sois tranquille.

ANTOINE

Oh ! la la... est-ce possible ? Quel bonheur ! qu'ai-je donc fait pour mériter cela ?... Quoi ! je pourrai rester ici... toujours !... entouré de mes souvenirs de jeunesse ?... Madame la baronne, mon dévouement, mon bras, ma scie, mon cœur, mon rabot... tout ça, c'est à vous, à votre service, la nuit comme le jour... le dimanche comme le lundi...

LA BARONNE, souriant

Bien, mon garçon, bien ! je te crois.

ANTOINE

Ah ! mon Dieu, que je suis donc heureux ! Seulement, j'ai peur que ça ne soit un rêve, un conte de fée... j'ai peur de me réveiller.

LA BARONNE

Pour te faire croire à la réalité, nous te laissons chez toi, dans ta maison.

ANTOINE

Ma maison !

LA BARONNE, à Herminie

On nous attend au château, ma voiture est à la porte... partons, Herminie.

HERMINIE

Oui, ma mère, et, pendant la route, je vous supplierai de m'écouter ; car j'ai une prière à vous adresser.

LA BARONNE

J'écouterai tout ce que vous avez à me dire, pourvu que vos désirs soient conformes aux ordres du roi. (À Bernard.) Adieu, mon ami.

ANTOINE

Adieu, madame la baronne ; merci, madame la baronne, cent fois merci !

(Elles sortent par le fond, il les reconduit.)

## Scène VII

Antoine, seul, poussant la porte du fond.

Enfin, les voilà parties, et je reste seul avec mes souvenirs d'enfance... Personne là pour m'empêcher de rire ou de pleurer si j'en ai envie... (Regardant autour de lui.) Voilà donc la chambre où je suis venu au monde, voilà mon berceau... Dire que j'ai tenu là-dedans !... est-ce drôle ! (Le repoussant.) Il a servi aussi à ma petite sœur Louise... Pauvre enfant !... Elle aurait aujourd'hui l'âge de mademoiselle d'Hacqueville... et moi, j'aurais une sœur,

une amie !... je ne serais pas tout seul comme cela dans le monde... Tiens ! voilà le rouet de la vieille mère... Combien de fois elle a posé son pied là-dessus !... Voilà la quenouille... M'en a-t-elle donné des coups sur les doigts, de cette quenouille-là... quand j'emmêlais son fil ! Bonne femme, va !... Le fauteuil du père, où il se mettait à dormir quand il avait fait sa tournée dans les bois de madame la baronne... C'est qu'on doit être joliment bien là-dedans ! (Il va pour s'asseoir.) Eh bien, Antoine, que je te voie ! Faut respecter cela ! tu n'es pas digne de t'asseoir là-dessus. (Il aperçoit un martinet pendu au mur.) Ah ! je te reconnais, toi !... tu m'as appris à lire... J'avais la tête dure, mais tu y a mis de l'obstination ; c'est toi qui m'as fait connaître mes lettres... Tiens ! à propos de lettres, ça me rappelle que M. le curé vient de m'en donner une. (La tirant de sa poche et la regardant.) « Elle vient du père Guillaume », m'a-t-il dit. D'ailleurs, je reconnais son écriture... Comme c'est cacheté ! que peut-il y avoir là-dedans ?... Son testament !... Son testament, pour quoi faire ?... Il n'avait rien à me laisser, pauvre cher homme !... Ah ! si fait... une dette à payer peut-être... Eh bien, sois tranquille, papa Guillaume, on la payera, ta dette... Voyons. (Lisant.) « Mon cher enfant, ce n'est qu'à un homme et à un homme d'honneur que nous pouvions confier le secret que ta mère et moi emportons avec nous en mourant. Aussi disons-nous à M. le curé de brûler cette lettre si tu ne revenais pas dans le pays, ou si tu y revenais avec un mauvais renom... » (S'arrêtant.) Hein ?... Qu'est-ce que cela signifie ? (Lisant.) « Pendant que tu étais en apprentissage, ta sœur et la fille de madame la baronne d'Hacqueville, qui étaient du même âge et que ta mère nourrissait ensemble, tombèrent toutes deux malades, et cela si dangereusement, que le médecin nous prévint que nous ferions bien d'écrire à madame la baronne, qui, pour quelque temps, habitait alors une de ses terres dans le fond de la Bretagne. Nous fîmes ce que disait le médecin ; puis nous attendîmes la volonté de Dieu. Enfin, un soir, malgré tous nos soins, l'une des deux pauvres petites créatures expira... Personne ne

connaissait encore cet événement, arrivé depuis une heure à peine, lorsqu'une femme entra, égarée, presque folle ; et, s'élançant vers l'enfant qui vivait encore, elle s'écria : « C'est le mien, n'est-ce pas ? c'est le mien ! » Et, prenant notre enfant dans ses bras, elle la couvrit de larmes et de baisers... En ce moment, nous n'eûmes pas la force de la désabuser... nous lui laissâmes croire tout ce qu'elle voulut. C'était notre bienfaitrice... et, en lui disant tout de suite la vérité, nous lui brisions le cœur. Elle emporta notre fille au château... Le soir, la sienne fut conduite à son dernier asile sous le nom de Louise Bernard !... » (S'interrompant.) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je lis là !... Louise, ma sœur... Tout à l'heure, là... je l'ai vue, je lui ai parlé... (Lisant.) « Tous les jours, nous voulions révéler à la baronne la fatale vérité, et, tous les jours, nous reculions devant la crainte de la rendre malheureuse. Maintenant que ta mère est morte, et que, moi, je vais mourir, le secret que je te confie reste entre le ciel et toi ! Fais-en l'usage qu'il conviendra à un honnête homme d'en faire. Si haut placée que soit notre fille, le malheur peut l'atteindre, la baronne peut mourir, une fortune peut se perdre. N'oublie jamais que mademoiselle d'Hacqueville est ta sœur. » Oh ! sois tranquille, père, sois tranquille ! je veillerai sur elle, je serai son appui, son soutien... je te le jure !... Et, si jamais je la voyais près de commettre quelque faute... Ah ! mon Dieu ! elle m'a parlé d'un amour contrarié, et, moi, je l'ai encouragée, je lui ai conseillé de n'écouter que son cœur... Ah ! mon Dieu ! elle va fuir peut-être !... Si je courais au château ? si je prévenais la baronne ?... Antoine, qu'est-ce que tu dis là ? Ce serait une lâcheté ! Cependant je ne dois pas laisser Louise exposée... je ne peux pas souffrir que ma sœur... Tu ne peux pas ?... tu ne dois pas ?... Et comment feras-tu, toi, pauvre paysan ? toi, misérable ouvrier ? toi, qu'on fera mettre à la porte par des valets, si tu oses élever la voix ?... Ô mon Dieu ! que faire ? que devenir ?... Si je pouvais la voir un instant seulement, je la prendrais dans mes bras, je la serrerais sur mon cœur... je l'embrasserais... et alors... L'embras-

ser... et à quel titre ?... Jamais ! jamais !... Ah ! il y a de quoi devenir fou !... Il me semble qu'on marche, il me semble que j'entends du bruit... Mais oui... Je ne me trompe pas... on s'approche de cette porte... on essaye de l'ouvrir...

## Scène VIII

Antoine, Herminie.

HERMINIE, du dehors

Antoine !... Antoine !...

ANTOINE

C'est elle ! c'est sa voix !

HERMINIE

Antoine !... ouvre-moi !...

ANTOINE

Oui, oui... (Il ouvre.) Entrez !

HERMINIE entre. Elle est enveloppée d'une mante

Regarde si je n'ai pas été suivie.

ANTOINE

Suivie !... et par qui ?...

HERMINIE

Regarde !

ANTOINE

Personne.

HERMINIE

Ah ! je respire !...

ANTOINE

Qu'y a-t-il donc ?... Dieu, mademoiselle !...

HERMINIE

Il y a... il y a, mon ami... que je suis bien malheureuse !

ANTOINE

Malheureuse, vous ?... (À part.) Allons, il paraît que je suis revenu à temps.

HERMINIE

Oh ! oui, bien malheureuse.

ANTOINE

Eh bien, voyons, contez-moi cela...

HERMINIE

Oh ! je t'ai déjà dit la cause... Ma mère veut absolument que j'épouse le marquis.

ANTOINE

Un vieux, un laid, un ruiné, peut-être ?

HERMINIE

Mais non, Antoine... Il est jeune, il est bien ; et, s'il n'est pas riche, il a la faveur du roi, qui remplace les fortunes.

ANTOINE

Eh bien, alors, mademoiselle ?...

HERMINIE

Eh bien, j'en aime un autre... J'aime mon cousin Henri de Verneuil... Je l'aime... Tu sais bien... je te l'ai dit... tu m'as même répondu en me donnant le conseil de voir ma mère.

ANTOINE

Et vous l'avez vue ?

HERMINIE

Oui, je l'ai vue, priée, suppliée... je me suis jetée à ses genoux... Ma mère, qui m'aime tant, comprends-tu ?... Eh bien, elle a été inflexible... Alors, je me suis décidée...

ANTOINE, avec crainte

À quoi ?

HERMINIE

Eh bien, je me suis décidée à m'abandonner à la loyauté de mon cousin... et dans un instant...

ANTOINE

Eh bien ?

HERMINIE

Il va être ici.

ANTOINE

Ici ?... Pardon, mademoiselle... pardon, excuse, si j'ose vous parler ainsi... mais c'est par intérêt... mais c'est qu'il me semble que vous faites mal en agissant ainsi.

HERMINIE

Mais, Antoine... mais je suis le conseil que tu m'as donné toi-même.

ANTOINE

Eh ! oui, je le sais bien.

HERMINIE

Ne m'as-tu pas dit ici... ?

ANTOINE

Oui, oui, je l'ai dit... Mais j'ai eu tort... cent fois tort !... Et, depuis que vous êtes partie... eh bien, j'ai réfléchi que c'était impossible.

HERMINIE

Comment, impossible ?...

ANTOINE

Oui, impossible... Les enfants, voyez-vous, ça doit obéir aux parents !... Nos pères et nos mères savent mieux que nous ce qui nous convient. D'ailleurs, s'ils nous forcent, ils en ont la responsabilité devant Dieu !

HERMINIE

Mais le malheur !... En attendant, le malheur est pour nous !...

ANTOINE

Et croyez-vous que vous serez bien heureuse quand vous aurez désobéi à votre mère ; quand vous vous serez sauvée, la nuit, du château ; quand vous saurez que la baronne pleure, gémit, et vous maudit peut-être ?...

HERMINIE

Mais, tu me l'as dit, les mères pardonnent toujours !

ANTOINE

Oui ; mais il y en a qui ne pardonnent pas, qui meurent sans pardonner... Et si votre mère était de celles-là ?

HERMINIE

D'où te vient ce changement ? d'où te viennent ces réflexions ?...

ANTOINE

D'où elles me viennent, mademoiselle ? En regardant le ber-

ceau de ma petite sœur, j'ai pensé à Louise et puis à vous... Je me suis demandé si j'aurais donné à Louise le conseil que je venais de donner à mademoiselle Herminie... et je me suis répondu : Non, Antoine, non ; toi, son frère, non, tu ne lui aurais pas donné ce conseil-là !... Au contraire, tu lui aurais dit : « Louise, ma sœur, ma pauvre enfant, songe qu'il vaut mieux être malheureuse sans avoir rien à se reprocher qu'heureuse avec un remords au fond du cœur... D'ailleurs, on n'est pas heureuse avec un remords... » Puis je lui aurais dit : « Louise, ma chère Louise, vois-tu, au nom de notre père qui est mort... au nom de notre mère, au nom de tout ce que tu as de sacré... ne fais pas une pareille chose !... » Encore, Louise... Louise... elle avait un frère, un frère qui aurait pu la défendre, la soutenir, la venger, si on la trompait... dans les bras de qui elle pouvait venir pleurer sa faute et chercher une consolation à sa douleur mais vous, mademoiselle, songez-y, vous êtes seule, vous n'avez personne à qui conter vos chagrins, car vous ne voudriez pas d'un pauvre diable comme moi pour consolateur... Ainsi vous !... vous !... vous seriez perdue tout à fait... entièrement perdue !...

HERMINIE

Oh ! oui... oui... je sais... crois-tu que je ne me sois pas dit et re-dit tout cela ?... Mais lui... lui à qui j'ai promis... lui qui m'attend... lui qui va venir...

ANTOINE, consterné

Il va venir ?...

HERMINIE

Oui... Ce matin, je lui ai donné rendez-vous ici... et, ce soir, comme il me l'avait dit, j'ai laissé tomber le bouquet...

ANTOINE

Il va venir ! vous enlever, vous, à mes yeux !... Et vous croyez que je le souffrirai ?

(Il va fermer la porte et en prend la clef.)

HERMINIE

Antoine, je conçois que, vis-à-vis de Louise, dont vous me



parliez tout à l'heure, vous avez le droit d'agir ainsi... mais... mais, vis-à-vis de moi...

ANTOINE

Aussi, vis-à-vis de vous, je ne fais que prier, qu'implorer... Tenez, la voilà, la clef de cette porte... Mais, voyez, mademoiselle, voyez, je suis à genoux devant vous, pour vous supplier de ne pas l'ouvrir... Oh ! si je pouvais vous dire tout ce que j'ai dans le cœur... oh ! je suis bien sûr que vous n'insisteriez plus... Eh ! tenez, vous-même, vous-même, en ce moment, écoutez ce que vous dit votre conscience ; écoutez la voix de votre mère, qui crie du fond du désespoir où vous allez la jeter... Et dites... dites si ces deux voix ne vous répètent pas les mêmes paroles que vous dit en ce moment le pauvre Antoine Bernard ?

HERMINIE

Bernard... mon ami !... Ô mon Dieu ! mon Dieu ! que faire ?

ANTOINE

Le devoir... le devoir d'abord, mademoiselle... Puis, après, viendra le bonheur, ou le malheur, peu importe ; car vous aurez fait ce que vous aurez dû.

HERMINIE

Mais que veux-tu que je lui dise ?

ANTOINE

Rien... Il ne faut pas le voir... Il faut revenir au château... il ne faut pas quitter votre mère... il faut vous remettre sous la protection de Dieu... et laisser tout conduire à sa sagesse !

HERMINIE

Antoine, c'est mon malheur éternel.

ANTOINE, voulant l'entraîner

Qu'il retombe sur moi, alors !... Mais venez, venez !...

(On frappe au fond, au dehors.)

HERMINIE

On frappe !... c'est lui !

ANTOINE

Partons !... partons !...

HENRI, du dehors

Herminie !... Herminie !...

HERMINIE

Henri !... Henri !... pardonne-moi !...

ANTOINE, l'entraînant par la petite porte de côté  
Sauvée, père ! sauvée !...

## ACTE TROISIÈME

*Un petit salon à pans coupés. Une porte au fond, deux portes latérales dans les angles. Une cheminée à droite du spectateur. À gauche, en face de la cheminée, une porte secrète perdue dans la boiserie.*

Scène première  
La baronne, Lebel.

LEBEL

Ainsi, madame la baronne est satisfaite ?

LA BARONNE

Je serais par trop difficile s'il en était autrement, monsieur Lebel ; nous n'avons qu'à exprimer un désir pour qu'il soit accompli.

LEBEL

C'était l'ordre de Sa Majesté, madame la baronne, et chacun s'est empressé d'obéir.

LA BARONNE

Oui, oui, nous sommes dans le pays des miracles... Mais, si habiles que soient vos farfadets, vos sylphes et vos lutins, je doute que l'appartement que vous me destinez soit prêt pour ce soir.

LEBEL

Je venais pour dire à madame la baronne qu'elle pouvait en prendre possession quand elle voudrait... ce pavillon-ci, comme elle le sait, étant exclusivement destiné aux nouveaux époux.

LA BARONNE

Ah ! par exemple, monsieur Lebel, voilà qui tient de la magie !... Un appartement commencé ce matin et fini ce soir !

LEBEL

Notre souverain est tellement aimé, qu'il y a un mot avec lequel on soulève des montagnes : « Le roi le veut !... » Et, d'ailleurs, je sais quelle influence a ce mot sur madame la baronne elle-même, puisque, pour suivre les désirs du roi, elle a rompu un mariage arrêté...

LA BARONNE

Oui, mon pauvre Henri... Avec ma sévérité apparente, j'en ai bien réellement souffert au fond du cœur... Mais nous sommes des serviteurs trop dévoués à nos souverains pour ne pas tout sacrifier à notre devoir.

LEBEL

Et le roi vous en est bien reconnaissant, madame. Aussi, voyez comme il a voulu entourer ce mariage de tous les honneurs qui émanent de sa personne... Les témoins sont choisis par lui, le notaire est le sien, le chapelain est celui de Versailles... Et lui-même revient de Fontainebleau et arrive ce soir à Marly pour que madame la marquise de Lancy lui soit présentée par son époux et par sa mère... Ah ! voici M. le marquis...

## Scène II

Les mêmes, le marquis, suivi de  
quelques femmes portant des cartons.

LE MARQUIS

C'est vous, monsieur Lebel... Votre serviteur... Madame la baronne, voulez-vous donner vos ordres pour qu'on dépose ceci dans certaine chambre où je n'ai pas encore le privilège de mettre le pied ?... J'espère que tout cela sera du goût de mademoiselle d'Hacqueville. C'est ma sœur, la duchesse de Cerney, qui a choisi cela elle-même chez ses faiseuses... Ah ! à propos, madame la baronne, est-ce que vous savez où est votre neveu, M. Henri de Verneuil ?

LA BARONNE

Mais sans doute sur la route de Brest pour rejoindre son bord... Sa permission est près d'expirer, je crois... Il faut qu'il se hâte... Mais pourquoi cette question ?

LE MARQUIS

C'est que je viens de voir mon oncle, le ministre de la marine, et je l'ai entendu donner des ordres qui nécessitent le prompt retour à bord des officiers de *la Calypso*... Mais puisque le che-

valier est parti... (À Lebel, pendant que la baronne fait entrer les femmes dans la chambre à coucher d'Herminie.) Eh bien, monsieur Lebel, qu'y a-t-il de nouveau ? Madame de la Tournelle se laisse-t-elle attendre enfin ? Oh ! j'ai entendu chanter aujourd'hui par les rues de mauvaises chansons de M. de Maurepas sur elle... J'avoue que, si j'étais roi, je ne garderais pas vingt-quatre heures un ministre qui fait de si méchants vers... Mais qui donc ai-je vu dans le salon ?

LEBEL

Je pense que ce sont vos témoins, monsieur le marquis.

LE MARQUIS

Nos témoins ?... (À la baronne, qui revient en scène.) Comment, madame la baronne ! ces messieurs sont déjà arrivés ? Et quels sont-ils ?

LA BARONNE

M. de Meuse, le duc de Lauraguais, M. de Chavigny et M. Duverney.

LE MARQUIS

Oh ! oh ! il me semble qu'on nous encanaille un peu... Il y a de la finance dans tout cela... Mais n'importe... puisqu'ils viennent de la part de Sa Majesté, ils sont les bienvenus, et je vais leur présenter mes hommages.

(Le marquis entre au salon.)

LEBEL

Madame la baronne n'a aucun ordre à me donner ?

LA BARONNE

Ce serait moi qui bien plutôt aurais à vous demander ceux de Sa Majesté...

LEBEL

Je ne puis que vous répéter ce que j'ai déjà dit : Sa Majesté désire que le contrat soit signé ce soir à sept heures, que le mariage soit célébré à huit, et que la marquise lui soit présentée à neuf.

LA BARONNE

Cela sera fait, monsieur Lebel.

LEBEL

Alors, les désirs de Sa Majesté seront comblés.  
(Lebel s'incline respectueusement et sort.)

## Scène III

La baronne, un valet, puis Antoine.

LA BARONNE

Ce que le marquis vient de me dire... ce prochain départ de la frégate... tout cela m'inquiète !... Hier, en quittant le château, Henri m'a effrayée en prenant congé de nous... Pourvu qu'il ne nous fasse pas quelque folie !

UN VALET

Il y a là un ouvrier qui insiste pour entrer, disant que madame la baronne l'a fait demander...

LA BARONNE

Un ouvrier ?... quel ouvrier ?

LE VALET

Un menuisier.

LA BARONNE

Je n'ai fait demander personne... Comment s'appelle-t-il ?...

ANTOINE, au dehors

Antoine... (Haussant la voix.) Madame la baronne, c'est moi... c'est Antoine.

LA BARONNE

Comment ! Antoine Bernard ?...

ANTOINE, une scie sous un bras,  
un rabot sous l'autre. Au fond.

Lui-même, madame la baronne.

LA BARONNE

C'est bien, c'est bien... Laissez entrer.

(Le valet se retire.)

Scène IV  
La baronne, Antoine.

ANTOINE

Je vous demande bien pardon, madame la baronne, d'avoir dit que vous me faisiez demander... Mais, avec ces gaillards-là, il faut mentir un petit peu, ou, sans cela, on n'arrive à rien... Heureusement, je n'ai pas eu trop de peine, Dieu merci, et ça, grâce à ces outils que j'ai sous le bras... ce qui a donné un petit air de vérité à mon mensonge.

LA BARONNE

Comment ! te voilà à Marly, mon garçon ?

ANTOINE

Oh ! mon Dieu, oui... Voyez un peu ce que c'est que le hasard : hier, après votre départ du château, je me disposais comme ça à acheter un établi, du bois, et à trouver des pratiques, quand je rencontre un camarade qui me propose de lui donner un coup de main pour une besogne pressée... et ça, juste à Marly ! V'là que tout à l'heure je me souviens que vous y êtes aussi, à Marly... qu'on va marier mademoiselle Herminie, la fille de mes bienfaiteurs ; alors j'ai pensé que la prière d'un pauvre paysan montait au ciel comme la prière d'un gentilhomme, et ça m'a donné la hardiesse de venir vous dire : Madame la baronne, voulez-vous permettre à Antoine d'assister, dans un petit coin de l'église, à la cérémonie nuptiale, et de prier pour le bonheur de la fille de ses maîtres ?

LA BARONNE

Merci pour tes bons sentiments, mon ami. À l'église, tu peux y venir : c'est la maison du bon Dieu, elle est ouverte au pauvre comme au riche. Mais, ici, tu comprends, c'est la maison du roi !

ANTOINE

C'est juste !... une veste, c'est assez pour le bon Dieu... Mais, pour le roi, il faut un habit !... Alors, je m'en vas, madame la baronne, je m'en vas... je prierai de loin... Rien qu'un petit mot encore... Est-ce ici que vous logez les nouveaux époux ?

LA BARONNE

Oui, mon ami. (Montrant le côté.) Voici la chambre de ma fille... Moi, j'habiterai là, au bout de l'avenue... au chalet... C'est là que tu me trouveras si tu as besoin de moi... (En sortant.) Adieu, Bernard, et crois bien que j'apprécie ton attachement à tes anciens maîtres.

Scène V

Antoine, puis Lebel.

ANTOINE

Oui, oui, les anciens maîtres, on les aime, on les vénère ; mais, aujourd'hui, ce n'est pas pour eux qu'on est venu !... c'est pour ma sœur Louise ! Louise dans un château comme celui-ci !... Quel luxe !... quelle richesse !... Des factionnaires partout, des domestiques superbes !... et tout ça, au service de ma sœur... oui, ma sœur... vous avez beau faire, c'est de mon sang ! Dieu ! suis-je content !... Content ? Non, faut pas l'être !... Louise doit s'affliger ; car il paraît qu'elle aimait beaucoup son cousin... Je n'ai vu ma sœur qu'un instant, hier matin, elle ne m'a dit que deux mots ; mais ces deux mots-là m'ont diablement serré le cœur : « Tu as fait le malheur de ma vie, Bernard, mais je te pardonne. » Pauvre petite Louise !... Mais je ne me repens pas... je sens là que j'ai fait ce que je devais faire...

(Pendant ces derniers mots, Lebel a paru au fond.)

LEBEL, à part, en examinant Antoine

Quel est cet homme ?

ANTOINE, à part

Comme il me regarde !... C'est ma veste qui fait son effet, et, comme dit la baronne, on va me mettre à la porte !

LEBEL, à part

Mais ne serait-ce pas l'ouvrier... ? (S'approchant.) Dis-moi, tu es menuisier ?

ANTOINE, hésitant

Un peu... oui, monsieur.



LEBEL

Et pourquoi es-tu ici ?... M. Martin a dû cependant te dire où je viendrais te trouver...

ANTOINE

M. Martin ?...

LEBEL, impatienté

Oui, M. Martin, ton maître...

ANTOINE, à part

Voici un moyen de rester ici !

LEBEL

Réponds !

ANTOINE

Comment donc, s'il me l'a dit ! il me l'a dit deux fois, le pauvre cher homme !

LEBEL

Venir justement dans ce pavillon !... (À lui-même.) Ceux qui l'habitent aujourd'hui n'auraient eu qu'à questionner cet homme... tout était dérangé !... (À Antoine.) Enfin, pourquoi te trouvé-je ici ?

ANTOINE

Dame !... c'est la première fois que je viens, et vous concevez... vos grands corridors, vos galeries, vos appartements, je me suis perdu dans tout ça... moi qui n'ai qu'une mansarde et l'escalier pour antichambre...

LEBEL

C'est bien, c'est bien ! Tu vas me suivre !

ANTOINE

Parfaitement.

LEBEL

Tu sais de quoi il est question ?

ANTOINE

Puisque je suis menuisier, il ne peut être question que de... (Il fait le mouvement d'un homme qui scie) et de...

(Il fait le mouvement d'un homme qui rabote.)

LEBEL, avec mystère

Deux heures de travail... vingt-cinq louis payés d'avance...  
Les voici... et dix ans de Bastille si tu souffles jamais un mot de  
ce que tu auras vu... Allons, suis-moi.

ANTOINE

Dites donc, dites donc ! dix ans de quoi avez-vous dit ?...

LEBEL

Tu en sais trop maintenant pour reculer... On vient... Suis-moi,  
te dis-je !

ANTOINE, à part

Au fait, en se taisant, rien à craindre... (Haut.) Je vous suis,  
monsieur...

## Scène VI

Herminie, puis Henri.

HERMINIE, sortant de sa chambre

Le jour baisse déjà !... Dans dix minutes, le contrat ; dans une  
heure, le mariage... On croit que le moment terrible n'arrivera  
jamais... on compte sur quelque événement inattendu, impos-  
sible... Puis les heures se passent... puis les minutes, puis les  
secondes... puis, au terme fixé, la fatalité vient qui vous prend par  
la main... et il faut obéir !

HENRI, qui est entré sur les derniers mots

Oui, si l'on manque de courage.

HERMINIE

Quoi !... vous, ici ?... Je tremble !... Henri, après notre dernière  
et triste entrevue, après avoir obtenu mon pardon de n'être pas  
restée dans la maison du garde à vous attendre, Henri, vous  
m'aviez promis de rejoindre votre vaisseau !

HENRI

Eh bien, je vous avais trompée... ou plutôt je m'étais trompé  
moi-même. Herminie, il est encore temps... personne ne se doute  
que je suis ici... Jetez un voile sur votre tête et suivez-moi.

HERMINIE

Impossible ! impossible !...

HENRI

Prenez garde, Herminie !... moi aussi, j'ai juré que ce mariage ne se ferait pas.

HERMINIE

Et comment l'empêcheriez-vous, mon Dieu ?

HENRI

Je n'en sais rien... Mais, eussiez-vous signé au contrat, eussiez-vous le pied sur les marches de l'église, fussiez-vous à genoux devant l'autel, ce mariage ne se fera pas !

HERMINIE

Henri, de grâce, écoutez-moi ! M. de Lancy...

HENRI

Herminie, un mot encore...

HERMINIE

S'il nous voyait ensemble...

HENRI

Eh ! que m'importe !

HERMINIE

Mais il m'importe, à moi, Henri ; dans une heure, je serai sa femme, et il est de mon devoir de respecter le nom que je porterai dans une heure... Adieu, Henri.

HENRI

Comment, adieu ?

HERMINIE

Adieu, Henri... et pour toujours !

(Elle sort.)

### Scène VII

Henri, le marquis, entrant.

LE MARQUIS

Comment ! chevalier, à Marly ?... Au fait, je devais m'y attendre... N'importe ! enchanté de vous rencontrer, car je vous demandais à tout le monde.

HENRI

Serais-je assez heureux pour que vous acceptassiez à Marly la

proposition que je vous ai faite au château d'Hacqueville ?

LE MARQUIS

Il s'agit bien de cela, mon cher !... Je vous dirai une chose qui doit vous intéresser... à ce que je pense du moins... C'est que tout à l'heure, en allant présenter mes très-humbles hommages à mon oncle, le ministre de la marine, je l'ai entendu dire à son secrétaire d'expédier par courrier extraordinaire l'ordre à *la Calypso* de partir à l'instant même pour Gibraltar. N'êtes-vous pas lieutenant en premier à bord de *la Calypso* ?

HENRI

Oui, monsieur... et je vous remercie de l'avis ; mais vous comprenez que, venant de vous, il m'est quelque peu suspect.

LE MARQUIS

Venant de moi ? Et quel intérêt ai-je, je vous prie, à vous éloigner ?

HENRI

La présence d'un rival gêne toujours...

LE MARQUIS

Dites qu'elle afflige, mon cher chevalier, quand ce rival est un homme d'honneur comme vous, quand ce rival est victime d'une fatalité à laquelle on ne peut rien soi-même, et quand on fait le malheur de ce rival, non pas de son propre mouvement, mais en obéissant à une puissance supérieure... Alors, vous serez dans la vérité... Mais vous vous en éloignez, et très-fort même, quand vous me croyez capable de tels subterfuges !

HENRI

Oui, vous avez raison, marquis... Je vous connais... je sais que vous êtes homme d'honneur, et... et je donnerais dix ans de ma vie pour qu'il en fût autrement.

LE MARQUIS

Eh bien, écoutez-moi donc... Vous êtes venu avec quelque permission, n'est-ce pas ?

HENRI

Un congé... qui expire aujourd'hui.

LE MARQUIS

Eh bien, chevalier, je vous répète ce que je vous ai dit... je vous le répète sérieusement... Après-demain, *la Calypso* lève l'ancre ; sautez dans une chaise de poste, de l'or plein les poches, crevez tous les chevaux... À peine encore aurez-vous le temps d'arriver.

HENRI

Que m'importe !

LE MARQUIS

Faites-y attention, chevalier !... Ce n'est pas à moi de vous apprendre la sévérité du conseil de l'amirauté... Vous n'ignorez pas qu'après le dernier coup de canon, signal du départ, tout officier qui n'est pas à bord est considéré comme déserteur... Voyons, chevalier, épargnez-nous un grand malheur !

HENRI

Le malheur sera le bienvenu... je le cherche !

LE MARQUIS

Chevalier...

HENRI

Assez, monsieur le marquis !... assez !... Vous savez qu'il y a guerre déclarée entre nous... Je ne me regarde pas encore comme battu, et, tant que vous ne serez pas le mari d'Herminie, ne vous regardez pas comme vainqueur !

(Il salue et sort.)

LE MARQUIS

Mais, chevalier, c'est de l'entêtement, c'est de la folie... Eh bien, morbleu ! je le sauverai malgré lui : je le fais enlever !

(Il court après Henri. Aussitôt, un panneau de la boiserie s'ouvre ; Antoine passe au travers, une lanterne éteinte à la main, et vient rouler au milieu de la chambre. Le panneau se referme. Obscurité complète.)

Scène VIII

Antoine, seul, assis par terre.

Pardon, excuse, si j'entre sans me faire annoncer... Personne ?... Tant mieux !... Eh bien, en voilà une sévère !... Si je sais

où je suis, par exemple !... Le monsieur que j'ai suivi tout à l'heure me conduit... où ?... Chez le roi !... Non pas dans son antichambre, non pas dans son salon... mais dans sa chambre à coucher, sa vraie chambre à coucher. Puis, arrivé là, mon conducteur allume une lanterne, me fait entrer dans l'alcôve, lève une tapisserie, presse un bouton, pousse une petite porte, passe le premier, me dit de le suivre, referme la porte derrière lui, et nous voilà dans un couloir où on ne voyait ni ciel ni terre. Nous faisons cinquante pas, et nous trouvons quatre marches... dont deux parfaitement détériorées... Le monsieur me montre le dégât, et je dis : « C'est bon ! je comprends... Ce sont deux marches à refaire, n'est-ce pas ? — Pas autre chose, mon ami... Voilà des planches, des clous, un marteau... Combien de temps te faut-il pour finir cette besogne ? — Dame, en travaillant bien, il me faut une heure ! — Eh bien, mets-toi à l'ouvrage, et, dans une heure, on viendra te chercher... Adieu... » Et il s'en va par où il était venu... C'est bien ! je me mets à la besogne, tout en me disant à part moi : « À quoi diable peut servir un couloir qui donne dans l'alcôve du roi ?... C'est pas pour aller chez la reine : entre gens mariés, il n'y a pas besoin de tant de façons... Allons, Bernard, mon ami, que je me disais toujours, fais de ton mieux, et que le roi ne se casse pas le cou... » Et je rabotais, je rabotais royalement ! si bien que je donne un grand coup de rabot dans la lanterne, que je la culbute, et qu'en la culbutant, je l'éteins... Bon ! me voilà sans lumière, plus moyen de travailler... Alors, je me lève, je prends ma lanterne, je vas en trébuchant devant moi, me doutant bien que le corridor conduit quelque part... Je trouve une porte, je cherche, je tâtonne, je mets la main sur un bouton, je pousse de toutes mes forces, et vlan ! je passe au travers... et me voilà... où ?... (Riant.) Je n'en sais rien... Non... Mais si !... où devait aller le roi... J'arrive en courrier pour préparer les logements... Ne vous dérangez pas... C'est égal, il faut me sauver bien vite... attendu que ces quelques mots que l'on m'a dits sur la Bastille ne me flattent pas le moins du monde. (Regardant la che-

minée.) Tiens ! tiens !... voilà du feu... J'ai ma lanterne, un bout de papier dans ma poche... C'est l'affaire ! (Il rallume sa lanterne, le théâtre s'éclaire.) Ah ! c'est donc ici que le roi compte entrer incognito !... (Riant et se frottant les mains.) Allons, allons, je comprends. (Regardant autour de lui et examinant.) Qu'est-ce que je vois ? Il me semble que je connais cet appartement... Oui, oui... c'est celui où je suis venu tantôt... c'est le boudoir... c'est le boudoir qui donne dans la chambre à coucher de mademoiselle Herminie d'Hacqueville... ou plutôt de Louise Bernard, de ma sœur... Qu'est-ce que cela signifie, mon Dieu ?... J'ai donc bien fait de venir, moi !... j'ai donc bien fait de les suivre !... Mon père avait donc raison de me recommander de veiller sur sa fille !... Sois tranquille, père !... j'ai obéi, et je suis là !... La voici !... Oh ! c'est le ciel qui l'envoie ! oui, le ciel !

## Scène IX

Antoine, Herminie

Herminie s'avance tristement, sans voir Antoine.

ANTOINE, à part

Mais comment la protéger ?... Si je dis un mot, la Bastille !... Et, une fois là... qui veillerait sur elle ?

HERMINIE, l'apercevant

Antoine !

ANTOINE

Oui, mamselle !... c'est moi qui viens vous voir encore ! et qui me promettais tant de plaisir !... Eh bien, non !... toute ma joie, disparue... Vous avez l'air si malheureux !

HERMINIE

Ah ! Bernard, qu'as-tu fait ?

ANTOINE

Oui, oui, je sens maintenant que j'ai eu tort... Et pourtant, dame, j'avais agi pour le mieux... J'avais cru, moi, que la cour, les honneurs, les diamants, les beaux tapis, les robes de bal, les appartements dorés, tout cela vous soulagerait le cœur.

HERMINIE

Oh ! comme tu t'es trompé, mon pauvre ami ! Vois-tu, une robe de toile, une cabane comme celle que t'a laissée ton père... et la liberté... la liberté d'aimer qui je voudrais... Voilà le bonheur !

ANTOINE

Mille pardons, mamselle... mais je vous ai parlé comme j'aurais parlé à ma sœur... Ce que je vous ai dit, c'est ce que j'aurais dit à Louise Bernard...

HERMINIE

Oh ! que ne suis-je cette pauvre Louise dont tu parles ! Au moins, si je n'épousais pas l'homme que j'aime, on ne me forcerait point à me marier à celui que je n'aime pas... car j'aurais quelqu'un qui me comprendrait, qui aurait pitié de moi, n'est-ce pas ?

ANTOINE, vivement

Comment !... vrai... vous aimeriez mieux être une pauvre et simple fille que la riche, que la noble mademoiselle Herminie d'Hacqueville ? et vous ne vous en repentiriez pas ? et vous vous habitueriez à la médiocrité, à la gêne peut-être ?

HERMINIE

À tout, Antoine, à tout pour être libre de mon cœur. Mais un tel miracle est impossible.

ANTOINE

Rien n'est impossible à Dieu, mamselle.

HERMINIE

Que dis-tu, Antoine ?

ANTOINE

Je dis... On vient... On ne doit pas me voir ici ; mais espérez, mamselle, je suis là.

(Il se retire un peu à l'écart.)



## Scène X

La baronne, le marquis, puis quatre seigneurs.

LA BARONNE

Mais venez donc, marquis ! Songeons vite à signer le contrat. Le roi vient d'entrer dans ses petits appartements de Marly... Je me suis trouvée dans la galerie, sur son passage... Il m'a reconnue, puis s'est approché de moi en me disant : « Le mariage est conclu, j'espère, madame la baronne ? — Oui, sire, ai-je répondu » ; car, à la manière dont Sa Majesté m'a questionnée, j'ai jugé qu'elle se serait irritée.

LE MARQUIS

Et vous avez très-bien fait... Il faut toujours dire comme le roi dit.

LA BARONNE

Alors, il a gracieusement tiré ce papier de sa poche, et me l'a remis en ajoutant : « De ma part, au marquis de Lancy. »

LE MARQUIS, prenant la lettre

De la part du roi !... Que diable cela peut-il être ?

LA BARONNE

Quelque nouvelle faveur, sans doute ; quelque titre, quelque décoration.

LE MARQUIS

Non... une nouvelle ambassade.

LA BARONNE

Importante ?

LE MARQUIS

Très-importante... et très-pressée, à ce qu'il paraît.

HERMINIE

Oh ! mon Dieu !

LA BARONNE, voyant entrer les quatre témoins

Allons, Herminie, revenez à vous. Voici MM. les témoins qui viennent nous chercher.

LE MARQUIS, à part

Qu'est-ce que cela veut dire ? L'ordre de partir pour le Dane-

mark ce soir même. Est-ce que par hasard Sa Majesté... ? Diable ! diable !... mais doucement, doucement, sire !

LA BARONNE

Allons, marquis, la main à votre fiancée.

HERMINIE

Ah ! je me sens mourir.

(Herminie fait un effort pour se lever et retombe.)

ANTOINE, s'avançant

Mais vous voyez bien qu'elle est évanouie, la pauvre enfant !

LE MARQUIS

Qu'est-ce que ce pauvre garçon, madame la baronne ?

LA BARONNE

Ah ! un ancien serviteur de la famille... Ne faites pas attention. (À Antoine.) Ton zèle t'aveugle, mon garçon... Va !... va !... cela ne te regarde pas.

ANTOINE

Comment, cela ne me regarde pas ? (Herminie veut se lever.) Non... non... restez encore...

LA BARONNE, au valet

Faites sortir cet homme. Allons, mademoiselle, le roi le veut !

HERMINIE

Tu le vois, ils le veulent, ils le veulent !

ANTOINE

Ils le veulent !... Eh bien, moi, je ne le veux pas...

LA BARONNE

Mais cet homme est fou !

ANTOINE

Ah ! c'est comme cela !... Avec de la noblesse, des châteaux, des équipages, de belles robes et de beaux diamants, on peut mourir de désespoir... Je ne le croyais pas... Mais je le vois maintenant. Eh bien, on renoncera à tout cela, aujourd'hui, à l'instant même... On n'aura plus d'équipages, on n'aura plus de laquais, on ne sera plus marquise ; mais on sera libre, on sera heureuse ! On ne s'appellera plus mademoiselle Herminie d'Hacqueville... c'est vrai, c'est un beau nom qu'on perd... Mais on s'appellera

Louise Bernard... et c'est un nom honnête qu'on retrouve.

HERMINIE

Que dis-tu, Bernard ?

ANTOINE

La vérité ! je dis, je dis que vous êtes ma sœur !

LE MARQUIS

Sa sœur ?

ANTOINE, donnant une lettre à la baronne

Lisez, madame, lisez. (À Louise.) Si c'était pour ton bonheur, je te dirais : Obéis, ma petite Louise, obéis ; car la baronne, vois-tu, elle t'a aimée dix-huit ans comme son enfant... La baronne, c'est ta seconde mère... Mais ce qu'on t'ordonne là, c'est ton malheur, ton désespoir et ta honte.

LE MARQUIS

Misérable !

ANTOINE

J'ai dit sa honte, c'est le mot, et je ne le reprendrai pas... Vous ne savez pas ce que je sais, moi, vous ne pouvez pas comprendre... Oui, je le répète, c'est pour son malheur, son désespoir et sa honte ! (À Louise.) Sois tranquille, Louise, sois tranquille, mon enfant, une vie bien simple, bien douce, et la liberté de donner ton cœur à un brave garçon, voilà ce que je te promets.

LA BARONNE, atterrée

Qu'ai-je lu, mon Dieu !

LE MARQUIS

Mais, madame, est-ce que, par hasard, cet homme... ?

LA BARONNE

Oui, monsieur le marquis ; seul, maintenant, il a des droits sur mademoiselle !

(Elle remet la lettre à Antoine ; en ce moment,  
les témoins se retirent silencieusement.)

LE MARQUIS, à part

C'est un coup du ciel !... Écrivons à Sa Majesté que, ne me mariant pas, mon ambassade devient inutile !

ANTOINE, à Herminie

Et maintenant, à la garde de Dieu !

HERMINIE, à la baronne, en lui  
prenant la main, qu'elle embrasse

Madame, permettez qu'une dernière fois...

ANTOINE

Viens, Louise ! viens, ma sœur !

(La baronne tombe anéantie sur un fauteuil. Antoine  
entraîne sa sœur ; arrivée au fond, Herminie se retourne  
pour voir encore la baronne. Le marquis salue la baronne.)

## ACTE QUATRIÈME

*La cabane du garde.*

Scène première

Antoine, seul.

Allons, Antoine, mon garçon, te voilà de retour à la maison du père, te voilà menuisier à ton compte ; il faut travailler ferme, il faut travailler pour deux. Eh bien, oui, je me dis ça toute la journée, et je n'en fais rien. Quand elle n'y est pas, je pense à elle ; quand elle y est, je la regarde, et puis le temps se passe, et le rabot se croise les bras. (Il écoute.) Il me semblait pourtant l'avoir entendue remuer dans sa chambre : il est huit heures du matin ; au surplus, quand elle se lèverait un peu tard, il n'y aurait là rien d'étonnant : à minuit, elle ne dormait pas encore. J'en suis bien sûr, je me suis levé trois fois pour écouter. Qui pouvait donc la faire veiller ainsi ? Ah ! dame, j'ai entendu dire que, dans les grandes maisons, on faisait les visites à minuit, et qu'on se couchait à deux heures du matin. C'est peut-être ça. On ne perd pas en un jour des habitudes de dix-huit ans. Après ça, moi, je puis me coucher tard aussi. Je dormirai un peu moins, voilà tout. Ah ! je ne m'étais pas trompé, elle était levée. J'entends ses petits pas.

Scène II

Louise, Antoine.

LOUISE

Bonjour, frère.

ANTOINE

Bonjour, mademoiselle.

LOUISE

Comment, mademoiselle ? qu'est-ce que cela signifie ?

ANTOINE

Cela signifie qu'il est aussi difficile de s'habituer, à ce qu'il paraît, au bonheur qu'à la peine ; cela signifie que je ne puis pas

me convaincre moi-même que vous êtes ma sœur. Cela signifie que je crois toujours que vous allez vous fâcher, si je vous appelle Louise.

LOUISE

Mon bon Antoine !

ANTOINE

Oh ! oui, votre bon Antoine, et qui vous aime, vous pouvez vous en vanter, ce qui ne l'empêche pas, de temps en temps, de se dire à lui-même qu'il pourrait bien avoir fait une sottise en disant qu'il était votre frère.

LOUISE

Oh ! mon ami, non, non, croyez-moi, tout est pour le mieux.

ANTOINE

S'il n'y avait pas eu ce corridor, non, je n'aurais rien dit, voyez-vous : mais ce satané corridor...

LOUISE

Voilà déjà deux ou trois fois que vous me parlez de ce corridor... Voyons, que voulez-vous dire ?

ANTOINE

Chut ! vous avez raison, je n'en ai que trop parlé ; gare la Bastille ! Parlons d'autre chose, parlons de vous, mademoiselle.

LOUISE

Encore mademoiselle !

ANTOINE

Je n'ose pas, c'est plus fort que moi, et c'est votre faute, aussi.

LOUISE

À moi ? ma faute ?

ANTOINE

Oui, vous ne me tutoyez plus... Et, quand vous étiez une grande dame, vous me tutoyiez. Tenez, je le vois bien, vous aurez autant de mal à me dire *tu*... que moi à cesser de vous dire *vous* ; mais passons à autre chose. Disons-nous *vous*, disons-nous *tu*... disons-nous comme nous pourrons, ça viendra avec le temps.

LOUISE

Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi, Antoine ?

ANTOINE

Ce que j'ai ? J'ai que je vous trouve jolie comme un amour sous ce nouveau costume. Et cependant ce n'est rien, mon Dieu, une robe toute simple, cinq ou six aunes de laine, pas autre chose. Ah ! et puis plus de poudre, c'est vrai. Eh bien, tenez, c'est cela qui vous va si bien. Est-il possible, quand le bon Dieu vous a donné des cheveux pareils, des cheveux fins comme des fils de la Vierge ! est-il possible de les couvrir d'une espèce de farine blanche ! Allons donc, à la bonne heure, voilà des cheveux, de véritables cheveux... Eh bien, où allez-vous donc ?

LOUISE

À l'église, à la messe.

ANTOINE

C'est juste, il faut prier le bon Dieu, beaucoup pour vous, et un peu pour moi. Adieu...

LOUISE

Adieu, Bernard !

ANTOINE

Adieu, ma...

LOUISE

Eh bien ?

ANTOINE

Eh bien, ma foi, adieu, ma sœur.

LOUISE

Et puis...

ANTOINE

Et puis quoi ?

LOUISE

Vous voyez bien que j'attends.

ANTOINE

Vous attendez que, moi, je... ? Écoutez, c'est vous qui le voulez.

LOUISE

Embrasse-moi donc, Bernard.

ANTOINE

Ah ! ma foi... (Il l'embrasse.) Va, ma petite Louise, va, et reviens bien vite.

LOUISE

Sois tranquille.

(Elle sort.)

Scène III

Antoine, seul.

Eh bien, je la tutoie, ça va... Mos qui croyais que ça n'irait jamais. Et puis, il faut le dire, la pauvre enfant, elle fait tout ce qu'elle peut pour que je ne m'aperçoive pas de sa peine ; malheureusement, il y a les yeux rouges qu'on ne peut pas cacher ; les larmes, c'est comme le feu, ça brûle, et elle a pleuré, j'en suis sûr... Mon Dieu, si je pouvais savoir la véritable cause de ces larmes. Oh ! mais, j'y pense, comment ai-je fait cela ? Antoine mon ami, comment n'as-tu pas réfléchi qu'en ramenant ta sœur ici, Louise Bernard serait trop près de mademoiselle Herminie d'Hacqueville ? Imbécile que je suis ! Je veux qu'elle oublie ce qu'elle a été, et je la ramène devant le château où s'est écoulée sa jeunesse ! je veux lui sauver les humiliations, et je montre la pauvre paysanne à ceux qui ont connu la noble baronne ! Oh ! cela ne se peut pas ; non, ce serait la résignation en personne, qu'elle ne s'habituerait pas. Eh bien, mais, s'il n'y a que cela, on trouvera une autre maison dans un autre village ; on quittera... Ah ! mon Dieu ! c'est pourtant bien triste et bien terrible, de quitter tout cela, de perdre de vue les objets que j'avais eu tant de bonheur à retrouver... de fermer la porte sur le trésor de ses souvenirs, et de se dire : « Le voilà perdu, enfoui pour jamais ; il n'y faut plus penser. » Oh ! mais qui m'empêche de garder la clef, d'y revenir quelquefois seul, sans lui rien dire, sans qu'elle sache où je vais ? Elle va à l'église... elle... Eh bien, moi, je viendrai ici ; elle a le bon Dieu, à qui elle va demander du courage ; j'aurai, moi, mon père, à qui je viendrai demander la force. Allons,



c'est dit ; sans lui rien apprendre, demain je me mets en quête, je cherche et... Eh bien, mais qu'est-ce donc ? et que venez-vous faire ici, vous ?

Scène IV  
Antoine, Henri.

HENRI

Mon ami, mon ami, cache-moi, je suis poursuivi.

ANTOINE

Vous cacher, vous ? D'abord, qui êtes-vous ?

HENRI

Un honnête homme, je le jure.

ANTOINE

Un instant, je ne crois pas comme ça les gens sur parole : d'abord, les honnêtes gens ne se cachent pas.

HENRI

Oh ! sois tranquille, tu peux me donner asile, à moi ; vois, je suis militaire.

ANTOINE

Militaire ? Ah ! c'est autre chose... Cependant...

HENRI

Je suis officier de marine, lieutenant de frégate ; je n'ai pas rejoint mon bâtiment, malgré l'ordre que j'avais reçu, et tu vois...

ANTOINE

Poursuivi ?

HENRI

Ils ont perdu ma trace ; alors, je me suis souvenu de cette cabane, que je connaissais, et j'ai espéré... Mon ami, tu ne voudrais pas me livrer, n'est-ce pas ?

ANTOINE

Vous livrer ?... Allons donc ! pour qui me prenez-vous ? Vous êtes bien ce que vous dites, n'est-ce pas, un déserteur ?

HENRI

Sur l'honneur, je te le jure.

ANTOINE

C'est bon. En ce cas, soyez tranquille : déserteur, c'est mal ; mais, au bout du compte, il y a souvent un motif qui excuse la désertion.

HENRI

Oh ! si jamais faute de ce genre mérite d'être excusée, mon ami, c'est la mienne. Imagine-toi...

ANTOINE

Eh bien, mais est-ce que vous pensez que, quand une fois je vous ai dit : « Je vous crois », est-ce que vous pensez que je ne vous crois pas ? Les honnêtes gens ne sont pas confiants à demi, monsieur l'officier ; vous dites que vous êtes honnête homme ; moi aussi, je le suis ; c'est bon, voilà comme nous arrangerons cela, voyez-vous : vous resterez caché ici jusqu'au soir, une journée est bientôt passée, et, quand la nuit sera venue, on quittera ce bel uniforme, on mettra une veste, une casquette, on prendra sous le bras une scie, un rabot, une varlope, un instrument quelconque ; j'ai encore mon livret ; eh bien, grâce à lui et à ce costume, vous irez au bout du monde sans être inquiété.

HENRI

Merci, mon ami, merci.

ANTOINE

Il n'y a pas de quoi. Entrez là-dedans, restez-y tranquille ; si on approche de la chambre, cachez-vous dans la grande armoire, l'armoire aux habits, et tenez-vous là sans bouger ; pendant ce temps-là, je leur ferai prendre une fausse piste ; je suis fils de garde-chasse, rapportez-vous-en à moi. Alerte, les voilà !

(Henri sort. Antoine se met à table et feint de déjeuner.)

Scène V

Un exempt, des soldats, Antoine.

L'EXEMPT

Eh ! l'ami ! est-ce que tu es sourd, par hasard ?

ANTOINE

Non ; mais c'est que, quand je mange, ça m'occupe. Pardon

de ne pas avoir été vous recevoir à la porte ; car vous venez de la part du roi, ce me semble. Messieurs, que voulez-vous ? et en quoi puis-je être agréable à Sa Majesté ?

L'EXEMPT

Ah ! tu es jovial, à ce qu'il paraît ?

ANTOINE

Oui, quand je n'ai aucun motif d'être triste ; c'est mon caractère comme cela.

L'EXEMPT

Et est-ce aussi ton caractère de répondre franchement aux questions qu'on te fait ?

ANTOINE

Dame, c'est selon ! si les réponses peuvent me compromettre...

L'EXEMPT

Oui, elles peuvent te compromettre, si tu ne dis pas la vérité.

ANTOINE

Alors, interrogez, j'écoute.

L'EXEMPT, aux soldats

Que deux d'entre vous se détachent et veillent aux environs. (À Antoine.) Nous avons perdu de vue, à cent pas de ta maison, un homme qui doit être ici.

ANTOINE

Un homme ! quel homme ?

L'EXEMPT

Un officier.

ANTOINE

Un officier... ici ? Ah ça ! mais il y serait donc entré en se rendant invisible ?

L'EXEMPT

Fais-y attention, mon ami, ne plaisante pas avec les gens du roi ; si tu y étais pris, ce serait pour toi une mauvaise affaire.

ANTOINE

Ah ! mais attendez donc, attendez donc !... je me rappelle.

L'EXEMPT

Que te rappelles-tu ?

ANTOINE

Un homme enveloppé. d'un manteau, n'est-ce pas ?

L'EXEMPT

D'un manteau bleu.

ANTOINE

C'est cela, avec un uniforme dessous.

L'EXEMPT

Eh bien, cet homme, tu l'as donc vu ?

ANTOINE

Comment, si je l'ai vu ? Comme je vous vois ! Ah çà ! mais j'ai donc perdu la tête ; il n'y a pas plus de dix minutes, un homme tout pareil au signalement de votre déserteur a ouvert la porte ; il était très-pâle.

L'EXEMPT

Dame, quand on joue sa vie.

ANTOINE

Oui... Eh bien, il a ouvert cette porte, et, d'une voix très-altérée, il m'a dit : « Mon ami, le chemin de Chatou ? — Le chemin de Chatou ? que je lui ai répondu. Il n'y a pas à se tromper : prenez la haie du Saut-du-Cerf, et toujours tout droit. » Alors, il a pris la haie du Saut-du-Cerf, et, comme il y a dix minutes de cela, s'il court toujours, il doit être loin maintenant.

L'EXEMPT

Mon cher ami, je suis fâché de te démentir.

ANTOINE

Comment ?

L'EXEMPT

Mais il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que tu as dit là.

ANTOINE

Moi, j'ai menti ?

L'EXEMPT

Tu as vu l'homme, oui ; il était enveloppé d'un manteau, oui ; il avait un uniforme sous ce manteau, oui encore... Mais cet hom-

me n'a pas pris la route de Chatou, vu que j'étais sur cette route.

ANTOINE

Dame, la route de Chatou ou une autre ; je sais qu'il m'a demandé celle-là, que je la lui ai indiquée, voilà tout ; mais je ne peux pas répondre qu'il avait précisément affaire à Chatou.

L'EXEMPT

Non ; mais, moi, je répondrai que cet homme est ici.

ANTOINE

Eh bien, vous vous trompez joliment, par exemple !

L'EXEMPT

C'est ce que nous allons voir. (À un soldat.) Visitez de ce côté.

ANTOINE

Ah ! pardieu ! vous pouvez visiter tant que vous voudrez. C'est une sortie, c'est un hangar ; si vous êtes des amateurs de varlopes et de rabots, il y en a un assez joli petit assortiment.

L'EXEMPT

C'est bien, c'est bien ; nous verrons si cette assurance sera de longue durée.

LE SOLDAT, reparaissant

Personne.

L'EXEMPT

À cette chambre.

ANTOINE, à part

Le malheureux ! il est perdu ! Mais il n'y aura pas de ma faute, au moins. J'aurai fait ce que je pouvais pour le sauver.

LE SOLDAT

Cette porte est fermée.

ANTOINE

Fermée !

L'EXEMPT

Où est la clef de cette porte ?

ANTOINE

La clef de... ?

L'EXEMPT

Eh ! oui, la clef de cette porte ; dépêchons.

ANTOINE

Attendez donc !... la clef... la clef... moi, je n'en sais rien, où elle est.

L'EXEMPT

Il faut pourtant qu'elle se trouve.

ANTOINE

Ah ! je me rappelle maintenant ; cette chambre est celle de ma sœur ; c'est la chambre de Louise.

L'EXEMPT

Eh bien, où est ta sœur ?

ANTOINE

Elle est à la messe, et, en sortant, elle aura emporté sa clef, voilà tout ; oui, elle l'a emportée, c'est sûr. Puisque ma sœur a emporté sa clef, vous voyez bien, messieurs, que personne ne peut être dans sa chambre.

L'EXEMPT

Enfoncez cette porte.

ANTOINE

Enfoncer la porte de ma sœur ?...

L'EXEMPT

Deux coups de crosse, et ce sera fait.

ANTOINE

Ah çà ! mais un instant ; vous êtes chez moi, à la fin, et je ne souffrirai pas...

L'EXEMPT

De la rébellion !... Enfoncez cette porte, vous dis-je !

## Scène VI

Les mêmes, Henri, un ouvrier.

HENRI

Et pourquoi donc faire enfoncer cette porte ?

ANTOINE, à part

Que signifie ?... Ah ! je comprends... (Haut.) Tiens, tiens, tu étais donc là, mon bonhomme ?

HENRI

Eh ! oui, maître, j'étais là... je raccommodais. Vous savez bien que vous m'avez dit tout à l'heure qu'il manquait deux planches à l'armoire de votre sœur. Eh bien, j'ai voulu qu'à son retour de la messe, elle trouvât la besogne faite, et je me suis enfermé pour être plus à mon aise. Maintenant, elle peut revenir, c'est fini.

L'EXEMPT

Qu'est-ce que ce garçon ?

HENRI

Ce que je suis ? Pardieu ! ça n'est pas difficile à voir... Je suis garçon menuisier, je m'appelle Henri.

L'EXEMPT

Ce n'est pas à vous que je parle.

HENRI

Et à qui donc parlez-vous ?

L'EXEMPT

À votre maître.

ANTOINE

À moi ? c'est à moi que vous demandez ce qu'il est ? Eh bien, c'est... c'est mon apprenti, mon apprenti Henri, l'amoureux de ma sœur...

HENRI

Absent depuis trois mois, et arrivé de ce matin seulement.

L'EXEMPT, à Henri

Je vous dis que c'est à lui de parler... Vous répondrez quand on vous interrogera.

ANTOINE

L'amoureux de ma sœur, qui revient pour l'épouser. Ce cher Henri !

L'EXEMPT

Demeure là. Et a-t-il revu ta sœur depuis son arrivée ?

ANTOINE

Non, pas encore. Ah bien, vous m'y faites penser, j'allais faire une jolie boulette... J'allais la laisser rentrer comme cela sans être prévenue ; ça lui aurait fait une drôle d'impression ; pauvre sœur,

qui ne s'attend pas à le revoir !... Son cher Henri !

L'EXEMPT

Reste ! Tu dis donc que ta sœur aime ce garçon ?

ANTOINE

C'est-à-dire, voyez-vous, qu'elle en est folle.

L'EXEMPT

Bien. Et tu dis encore qu'elle ne l'a pas vu depuis son retour ?

ANTOINE

Non-seulement elle ne l'a pas vu, mais elle ne se doute pas même qu'il est arrivé ; il est tombé ici comme une bombe.

L'EXEMPT

À merveille ! Où est ta sœur ?

ANTOINE

Mon Dieu, comme je vous l'ai dit, à l'église, où elle est allée prier pour son retour probablement. Eh bien, vous le voyez, les bonnes prières sont entendues ; elle priait pour son retour, il est arrivé.

L'EXEMPT

Ta sœur se nomme ?

ANTOINE

Louise Bernard.

L'EXEMPT, aux soldats

Louise Bernard ! vous entendez, vous autres ! Qu'un de vous aille chercher cette jeune fille et l'amène.

ANTOINE

L'aller chercher ? Elle viendra bien toute seule. Et pourquoi faire l'aller chercher ?

L'EXEMPT

Pour voir l'effet que produira sur elle le retour de celui qu'elle aime tant.

ANTOINE

L'effet ? Dame, ce n'est pas difficile à deviner.

L'EXEMPT, à un soldat

Allez chercher Louise Bernard... (À Antoine.) Regarde ! Dis-moi... est-ce ta sœur ?



ANTOINE

C'est elle-même... Louise, une bonne nouvelle.

L'EXEMPT

Reste, et tais-toi. (Aux soldats.) Entrez sous ce hangar ; et toi, pas un mot, pas un geste ; je suis là et j'observe.

(Il sort.)

## Scène VII

Henri, Antoine, Louise, puis l'exempt.

LOUISE, entrant

Frère, me voilà.

HENRI, à part

Herminie ! que signifie ce déguisement ?

LOUISE

J'ai été bien longtemps absente, n'est-ce pas ? mais, quand vous saurez... Ah ! mon Dieu ! que vois-je ! Henri, M. Henri !

ANTOINE, à part

Eh bien, quoi ? qu'est-ce ? Je n'y suis plus du tout.

HENRI

Chut ! de la prudence ! Pour ces soldats, je ne suis qu'un ouvrier. (À l'exempt, qui reparait suivi de soldats.) Eh bien, messieurs, êtes-vous satisfaits, et doutez-vous encore que je sois ce que je vous ai dit ?

ANTOINE

Oui... doutez-vous encore qu'il soit ce qu'il a dit ?

L'EXEMPT

Non, mon brave homme. Pardon de vous avoir traité un peu durement, d'avoir agi chez vous un peu sans façon ; vous conviendrez que les apparences...

ANTOINE

Oui ; mais voilà ce qui vous prouve qu'il ne faut pas toujours croire les apparences.

L'EXEMPT

Allons, voyons ailleurs. Mademoiselle, excusez, je vous prie...

LOUISE

Monsieur...

L'EXEMPT

Et tu disais donc, mon ami, que le fugitif s'était dirigé du côté de Chatou ?

ANTOINE

Ah ! vous me croyez maintenant !

L'EXEMPT

Dame, puisque cet homme est véritablement l'amoureux de ta sœur.

ANTOINE

Eh bien, comme vous êtes bon garçon, je vais vous indiquer le chemin qu'a pris l'autre ; tenez, par ici.

L'EXEMPT, aux soldats

Venez, vous autres.

(Ils sortent.)

## Scène VIII

Louise, Henri, Antoine.

ANTOINE

Je vous suis, messieurs ; le temps de prendre mon chapeau...  
Moi qui m'en allais sans mon chapeau... (Revenant en scène.)  
Qu'est-ce que cela veut dire ? Je mentais, je mentais, et v'là que vous me faites dire la vérité.

LOUISE

Mais non, le hasard seul a tout fait ; c'est lui, mon cousin Henri de Verneuil.

ANTOINE

Le cousin ! le préféré ! maintenant, je puis sans crainte...  
Laissez-moi faire ; je vais les égarer, et je reviens partager votre bonheur.

(Il sort vivement.)

## Scène IX

Henri, Louise.

LOUISE

Que s'est-il passé ?... ces soldats, que venaient-ils faire ?

HENRI

Plus tard, plus tard, vous le saurez. Mais, vous-même, Herminie, comment se fait-il que je vous retrouve sous le nom de Louise Bernard, avec ce costume, dans la chaumière de ce paysan ?

LOUISE

Henri, il est arrivé bien des événements depuis que je ne vous ai vu ; cette chaumière, c'est la nôtre ; cet habit, c'est celui qui me convient ; ce nom de Louise Bernard est mon vrai nom.

HENRI

Comment ? Je ne vous comprends pas.

LOUISE

Je ne suis pas la fille de madame d'Hacqueville.

HENRI

Vous n'êtes pas la fille de la baronne ?

LOUISE

Non... Au moment où j'allais épouser le marquis, où l'on me traînait de force vers la table où était le contrat, ce brave garçon que vous avez vu, ce bon Antoine, avec lequel j'ai été élevée, est venu me réclamer pour sa sœur, a montré une lettre à la baronne, et tout a été dit.

HENRI

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mais c'est à me rendre fou de bonheur, ce que vous me dites ! Et moi qui ignorais tout cela ! moi qui vous attendais à la chapelle ! moi qui étais décidé à tout ! moi qui voulais vous enlever à cet homme, fût-ce de force ! On est venu, j'ai entendu dire que le mariage était remis, on a éteint les cierges, on a fermé les portes de l'église ; j'ai couru au château : tout était sombre, morne, silencieux, j'ai bien vu qu'on m'avait dit vrai. Ainsi, ainsi vous êtes libre, Louise, maîtresse de votre cœur, maîtresse de votre main ? rien n'empêche plus que vous ne soyez à moi, à moi pour toujours, devant Dieu et devant les hommes, dans ce monde et dans l'autre ? Ah ! comprenez-vous mon bonheur ? Dites, dites !...

LOUISE

Monsieur Henri...

HENRI

Monsieur Henri ! Que signifie, Herminie ? qu' ai-je donc fait ?  
et pourquoi me repoussez-vous ?

LOUISE

Parce qu'il n'y a plus d'Herminie, monsieur le chevalier.

HENRI

Mon Dieu !

LOUISE

Parce qu'il n'y a plus que la pauvre Louise, la fille du garde-  
chasse Bernard, la sœur du menuisier Antoine.

HENRI

Et que me fait le nom que vous portez ? Croyez-vous que ce  
fût votre fortune, votre nom, votre naissance, que j'aimais en  
vous ? Non, non, ce que j'aimais, c'était vous-même. Dieu vous  
a dépouillée de tout en un jour, en une heure ; béni soit Dieu qui  
vous reprend à un autre et qui vous rend à moi, à moi, tout  
entière, libre de votre amour comme de votre personne ! Louise,  
nous allons donc être heureux !

LOUISE

Je vous remercie, Henri, et je vous reconnais là. Oui... vous  
êtes le bon, le noble chevalier Henri de Verneuil ; vous êtes tel  
que je vous ai revu, tel que je comptais vous revoir ; mais, main-  
tenant que vous avez fait ce que vous deviez, maintenant, Henri,  
permettez que je sois aussi généreuse que vous ; maintenant, c'est  
à moi de faire ce que je dois.

HENRI

Louise, je ne vous comprends pas.

LOUISE

Oh ! si, vous me comprenez, car tout ce qui est vrai, tout ce  
qui est juste, tout ce qui est grand doit être compris par vous.  
Henri, vous savez très-bien que Louise Bernard ne peut être la  
femme du chevalier de Verneuil.

HENRI

Louise Bernard ne peut plus être ma femme ! mais comment ? mais pourquoi cela ?

LOUISE

Parce que toutes choses sont changées, parce que l'égalité rompue entre nous a tout rompu, parce que vous êtes toujours un grand seigneur, et que je ne suis plus qu'une pauvre fille. Vous êtes noble, Henri, et vous devez compte de vos actions à toute la noblesse de France (Antoine reparaît et se tient au fond) ; vous devez compte de vos actions à vos aïeux et à vos descendants. Non, Henri, je ne serai pas à vous ; mais au moins je ne serai à personne ; car, vous le comprenez bien, celle qui est aujourd'hui Louise Bernard ne doit pas épouser un grand seigneur ; mais celle qui fut autrefois Herminie d'Hacqueville ne peut pas non plus devenir la femme d'un ouvrier.

ANTOINE, s'avancant

Eh bien, mais alors Louise Bernard doit donc mourir fille ou se faire religieuse ? mais alors Antoine Bernard est donc un mauvais frère ? Antoine Bernard a donc commis une mauvaise action ? Ah ! je me doutais bien de tout cela ; oui, oui, vous avez voulu inutilement me le cacher, j'avais vu la trace de vos larmes, et je me disais à part moi : « Antoine, Antoine, tu as eu tort de faire ce que tu as fait. » Ah ! pardonne-moi, pardonne-moi, mon père, car je l'avais fait pour le bien.

HENRI

Antoine, Antoine, mon ami, mon frère, joins tes prières aux miennes ; obtiens d'elle qu'elle consente à devenir ma femme.

ANTOINE

Et tout cela parce qu'elle est ma sœur, tout cela parce qu'elle est Louise Bernard au lieu d'être mademoiselle Herminie d'Hacqueville. Eh bien, nous verrons, nous verrons, monsieur Henri ; ne perdez pas courage ; Dieu inspire les bons cœurs, Dieu m'inspirera. Et vous, mademoiselle, ne vous pressez pas de me prendre en haine. Si j'échoue, eh bien, alors, il sera temps. (À

part.) Chez la baronne. (Haut.) Restez, monsieur Henri, restez !

Scène X

Louise, Henri, puis l'exempt.

HENRI

Eh bien, vous le voyez, lui aussi vous donne tort, lui aussi ne comprend pas que vous puissiez résister à mes prières, à mes supplications. Louise, je suis un homme, et cependant, voyez, je pleure comme un enfant. Ô Louise ! au nom du ciel, je vous en supplie, pitié, pitié de moi !

LOUISE

Mais, mon ami, c'est pour vous épargner de plus grands chagrins, c'est pour vous sauver de plus grandes douleurs.

HENRI

Eh bien, puisque vous êtes inflexible, sachez donc ce que je voulais vous cacher ; apprenez ce que vous ne deviez pas connaître : ce n'est plus le chevalier Henri de Verneuil qui vous prie, ce n'est plus un grand seigneur qui vous implore, c'est un proscrit, c'est un fugitif qui est devant vous.

LOUISE

Vous, proscrit ! vous, fugitif ! que voulez-vous dire ?

HENRI

Je vous dis que cet amour dont vous doutez m'a fait commettre une de ces fautes terribles que nos lois militaires ne pardonnent pas. Vous me demandiez tout à l'heure pourquoi ce déguisement et que venaient faire ici ces soldats : Louise, ces soldats me cherchaient.

LOUISE

Vous me faites frémir !

HENRI

Louise, ma frégate est partie, et me voilà.

LOUISE

Grand Dieu ! vous, vous, déserteur !

HENRI

Eh bien, vous le voyez, il ne s'agit plus de suivre ma carrière,

elle est perdue ; il ne s'agit plus d'aller à la cour, mon nom y est flétri ; il s'agit de fuir, de quitter la France, d'aller vivre à l'étranger dans l'obscurité de l'exil.

LOUISE

Que dites-vous ? Oh ! et moi, moi qui vous abandonnais, Henri, mon ami, mon frère, mon époux.

HENRI

Louise, ma Louise, je t'ai donc retrouvée ?

LOUISE

Oui, je suis prête à vous suivre.

HENRI

Eh bien, profitons de ces habits, de ce livret, fuyons ; j'écrirai à ton frère de venir nous rejoindre ; fuyons, fuyons, il n'y a pas un instant à perdre.

LOUISE

Non, non, pas un instant ; viens, viens...

L'EXEMPT, qui depuis quelques instants écoutait au fond

Monsieur Henri de Verneuil, au nom du roi, vous êtes mon prisonnier.

HENRI

Il est trop tard.

LOUISE

Ô mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de nous !

## ACTE CINQUIÈME

*Au château de Marly.*

Scène première  
La baronne, Berthe.

LA BARONNE

Eh bien, Berthe, a-t-on de ses nouvelles ?

BERTHE

Oui, madame, on a enfin découvert où elle est.

LA BARONNE

Mais où est-elle ?

BERTHE

Avec son frère Antoine dans la maison du garde, que madame la baronne a donnée à ce garçon.

LA BARONNE

C'est bien ; je veux la voir encore une fois avant de retourner chez moi ; une fois là, tout sera fini. Dites qu'on mette les chevaux à la voiture.

BERTHE

Madame la baronne ferait peut-être mieux...

LA BARONNE

Vous m'avez entendue. Allez ! (Berthe rencontre à la porte un domestique, échange avec lui quelques mots et revient.) Madame la baronne...

LA BARONNE

Eh bien ?

BERTHE

Son frère est là qui sollicite l'honneur d'être introduit près de vous.

LA BARONNE

Qui ? Antoine ?

BERTHE

Lui-même.



LA BARONNE

Oh ! qu'il entre, qu'il entre !

BERTHE, à Antoine

Venez, monsieur.

LA BARONNE

Laissez-nous.

(Berthe sort.)

## Scène II

Antoine, la baronne.

ANTOINE, de la porte

Oui, c'est moi ; votre serviteur, madame la baronne.

LA BARONNE

Approche, mon ami, approche.

ANTOINE

Ah ! madame, avec quelle bonté vous me recevez !

LA BARONNE

Et pourquoi te recevrais-je mal ?

ANTOINE

Dame, il m'avait semblé que vous deviez m'en vouloir.

LA BARONNE

Pourquoi cela ? Tu as usé d'un droit naturel en réclamant Herminie. Dieu m'a frappée par ta main, voilà tout. J'étais trop heureuse femme, j'étais trop orgueilleuse mère, j'ai cru que rien ne pourrait détruire un bonheur de dix-huit années, je me trompais. Seulement, dis-moi, si je n'avais pas voulu forcer la volonté d'Herminie, si je n'avais pas voulu exiger d'elle qu'elle épousât le marquis, si j'avais consenti à son mariage avec Henri de Verneuil, me l'aurais-tu laissée ?

ANTOINE

Ah ! toujours, toujours, madame la baronne, Dieu m'en est témoin.

LA BARONNE

Et jamais elle n'aurait su qu'elle n'était pas ma fille, jamais elle n'aurait su que tu es son frère ?

ANTOINE

Jamais, madame la baronne, jamais ; je me serais contenté de la voir de temps en temps, de toucher sa robe quand elle aurait passé près de moi, d'écouter sa voix quand elle eût bien voulu me parler ; et mon bonheur eût été de la voir heureuse. Oh ! mon Dieu ! c'était tout ce qu'il me fallait.

LA BARONNE

Alors, tu vaud mieux que moi, Antoine, et Dieu a eu raison de me punir.

ANTOINE

Ainsi vous la regrettez beaucoup, cette chère enfant, madame la baronne ?

LA BARONNE

Il demande à une mère si elle regrette sa fille ! car c'était ma fille, vois-tu, l'enfant de mon cœur. Oh ! c'est depuis que tu me l'as reprise que je sais combien elle était nécessaire à ma vie ; mais, Antoine, une erreur de dix-huit années, c'est presque une réalité. Oh ! je ne me consolerais jamais.

ANTOINE

Eh bien, écoutez, madame la baronne.

LA BARONNE

Quoi ? Parle.

ANTOINE

Si je vous la rendais ?

LA BARONNE

Toi me rendre mon Herminie, me rendre mon enfant ? C'est impossible !

ANTOINE

Écoutez : je suis homme, je suis habitué au mal, je sais ce que c'est que la douleur, et puis j'en avais pris mon parti déjà. Voyons, l'aimeriez-vous toujours ?

LA BARONNE

Oh ! tu me le demandes ! Plus qu'auparavant peut-être.

ANTOINE

Oublieriez-vous tout ce qui s'est passé ?

LA BARONNE

Oui, excepté pour te bénir éternellement.

ANTOINE

La marieriez-vous à M. Henri de Verneuil, qu'elle aime, et qui est un brave et loyal garçon ?

LA BARONNE

Elle serait entièrement libre de son choix, je te le jure.

ANTOINE

Eh bien, il est encore possible d'arranger tout cela.

LA BARONNE

Comment, mon Dieu ?

ANTOINE

On va vous le dire ; mais silence, on vient.

UN VALET, annonçant

M. le marquis de Lancy.

## Scène III

Les mêmes, le marquis.

LE MARQUIS, entrant

Pardon, madame la baronne, si j'entre ainsi sans attendre votre permission ; mais c'est pour affaire de la plus haute importance.

LA BARONNE

Ah ! mon Dieu, marquis, vous m'effrayez ! Qu'est-il donc arrivé ?

LE MARQUIS

Vous aviez cru, n'est-ce pas, que votre neveu le chevalier de Verneuil avait rejoint son bord ?

LA BARONNE

Sans doute ; depuis quelques jours, je ne l'ai pas vu.

LE MARQUIS

Eh bien, baronne, il n'en est rien ; il est resté je ne sais où, autour d'ici probablement ; et cependant il avait reçu l'ordre de rejoindre.

LA BARONNE

Oh ! le malheureux ! il faut le trouver, il faut lui dire à quoi il s'expose.

LE MARQUIS

Il est trop tard ; la frégate a levé l'ancre, le ministre de la marine vient de me communiquer des dépêches de Brest, dépêches relatives au chevalier, et qui sont déjà arrivées depuis hier au soir.

LA BARONNE

Eh bien ?

LE MARQUIS

Eh bien, les dépêches contiennent des nouvelles affreuses.

LA BARONNE

Oh ! mon Dieu ! et quelles sont donc ces nouvelles ?

LE MARQUIS

Je puis parler devant cet homme ?

LA BARONNE

Oui ; vous le savez, c'est le frère de Louise.

LE MARQUIS

Vous connaissez, madame, la rigueur de nos lois militaires, surtout pour les marins ?

LA BARONNE

Je n'ignore pas que ces lois sont terribles.

LE MARQUIS

Eh bien, on l'a inutilement appelé à son bord ; son capitaine a pris sur lui de retarder le départ d'un jour ; enfin, il lui a fallu faire son rapport au commissaire maritime ; le commissaire maritime a assemblé le conseil, et le conseil...

LA BARONNE

Et le conseil ?

LE MARQUIS

Le conseil l'a condamné à la peine de mort.

LA BARONNE

Grand Dieu !

ANTOINE

À la peine de mort ! pauvre sœur !

LE MARQUIS

Vous comprenez, à la nouvelle de cet événement, je suis accouru vers vous ; un instant, j'ai hésité si je vous dirais tout ; mais j'ai pensé que, comme il n'y avait plus maintenant d'autre secours à espérer que la grâce du roi, il fallait, pour que vous fussiez les démarches nécessaires, que vous fussiez prévenue ; car il faut le sauver, comprenez-vous bien, madame ? Je suis le neveu du ministre : M. Henri de Verneuil, après avoir été mon ami, a été mon rival, et, grand Dieu, j'ai honte d'y penser, mais on pourrait croire que j'ai voulu me venger de lui.

LA BARONNE

Mais que faire ?

LE MARQUIS

Arriver au roi, et cela le plus tôt possible... Les jugements militaires sont sans appel, et s'exécutent avec une rapidité effrayante.

LA BARONNE

Arriver au roi, dites-vous ? Mais rien ne vous est plus facile, à vous, monsieur.

LE MARQUIS

Eh bien, voilà ce qui vous trompe ; au contraire, je suis en pleine disgrâce : une lettre que j'ai écrite... Ce serait trop long à vous dire. J'ai tout raconté à mon oncle. J'ai tant supplié, qu'il est venu ; il a voulu pénétrer chez le roi ; mais le roi était enfermé dans son appartement, et personne n'a pu lui parler.

LA BARONNE

Oh ! mon Dieu ! par quel moyen... ?

LE MARQUIS

Écoutez ; vous étiez très-liée avec la mère de mademoiselle de la Tournelle.

LA BARONNE

Oui, c'était mon amie intime.

LE MARQUIS

Le roi n'a rien à refuser à sa fille ; il va la faire duchesse. Elle demeure à Versailles. Montez en voiture à l'instant même ; moi, je cours chez le duc de Richelieu, qui a ses entrées chez le roi à toute heure et à tout instant ; il faudrait un cas qu'on ne peut prévoir pour que la porte lui fût fermée.

LA BARONNE

J'y cours. Mais si, pendant ce temps, on arrête le malheureux Henri ?

ANTOINE

On ne l'arrêtera pas, madame la baronne, car il est en lieu de sûreté.

LA BARONNE

Et où cela ?

ANTOINE

Chez moi.

LA BARONNE

Tu lui as donné l'hospitalité ?

ANTOINE

Je crois bien, et de tout mon cœur.

LA BARONNE

Brave garçon ! Eh bien, mon ami, cours, veille sur lui ; qu'il redouble de précautions, et toi, redouble de surveillance.

ANTOINE

Oh ! soyez tranquille, je ne le quitterai pas plus que mon ombre. Mais vous, de votre côté, vous tiendrez tout ce que vous avez promis, n'est-ce pas ?

LA BARONNE

Tout, tout, sois tranquille.

ANTOINE

J'y cours. (Il sort vivement. Revenant.) Ah ! dites donc, madame la baronne : pour que je puisse rentrer, si j'avais besoin de vous revoir, donnez des ordres, hein ?

LA BARONNE

Oui, oui ; mais va.

ANTOINE

Dans cinq minutes, j'y suis.  
(Il sort vivement.)

Scène IV

Le marquis, la baronne.

LE MARQUIS

Allons, madame la baronne, ne perdons pas de temps : vous, chez madame de la Tournelle ; moi, chez M. de Richelieu.

LA BARONNE

Oui, oui. (Sonnant.) Berthe, jetez dans ma voiture une coiffe, un manteau, quelque chose pour mettre sur mes épaules. (Lebel entrant par la porte de côté.) Ah ! monsieur Lebel ! Si par lui nous pouvions arriver au roi !

LE MARQUIS

Par M. Lebel ? Tentez, mais j'en doute.

Scène V

Les mêmes, Lebel.

LEBEL

Madame la baronne m'a fait dire qu'elle quittait aujourd'hui ce pavillon, et qu'elle retournait au château d'Hacqueville.

LA BARONNE

Oui, monsieur Lebel ; mais, auparavant, j'aurais voulu présenter à Sa Majesté mes très-humbles hommages.

LEBEL

Et quand cela ?

LA BARONNE

Oh ! le plus tôt possible ; aujourd'hui, si ce n'était pas une indiscretion, monsieur Lebel ; vous me rendriez même un immense service, je ne vous le cache pas, si vous pouviez me faire voir le roi à l'instant même.

LEBEL

Impossible, madame, de toute impossibilité ! le roi s'est enfermé dans son cabinet de travail, et, d'après son ordre exprès, la

porte en a été fermée à tout le monde.

LE MARQUIS

Vous le voyez.

LA BARONNE

Si j'insistais ?

LE MARQUIS

Inutile.

LA BARONNE

Ainsi donc, il ne nous reste d'autre espoir...

LE MARQUIS

Que M. de Richelieu et madame de la Tournelle.

LA BARONNE

Alors, pas une minute de retard ; partons, partons.

Scène VI

Les mêmes, Louise.

LOUISE

Ah ! j'arrive à temps ! Madame la baronne...

LA BARONNE

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! qu'a-t-elle, la pauvre enfant ?  
Louise, ma fille ! Elle va se trouver mal.

LOUISE

Non, non, soyez tranquille ; c'est la terreur, c'est la fatigue. Je suis venue toujours courant. Ils l'ont arrêté, madame, ils l'ont arrêté.

LA BARONNE

Qui ? mon neveu ?

LE MARQUIS

Le chevalier ?

LOUISE

Sous mes yeux, ils l'ont emmené, madame la baronne ; il n'y a que vous qui puissiez le sauver ; il faut voir le roi, il faut demander sa grâce au roi.



LA BARONNE

Oui ; mais l'on ne peut pénétrer jusqu'au roi en ce moment, et nous courons, M. le marquis et moi... Reste ici, toi, mon enfant ; dans un quart d'heure, dans dix minutes, nous sommes de retour.

LOUISE

Mais, en attendant, on l'emmène.

LE MARQUIS

Écoutez ; mon oncle est encore en bas : j'obtiens une heure de sursis, soyez tranquille.

LOUISE

Oh ! mon Dieu ! allez, madame, ne perdez pas une seconde ; et vous, monsieur le marquis, c'est à votre loyauté que je le remets ; songez que Henri de Verneuil...

LE MARQUIS

J'ai songé à tout, et ce qu'un homme peut faire, je le ferai. Venez, baronne, venez.

## Scène VII

Louise, Lebel, dans un coin.

LOUISE

Une heure, une heure, et puis ils l'emmèneront ! Et dire que moi, moi qui donnerais ma vie pour lui, dire que je suis là, inutile, impuissante, ne pouvant rien, rien !

LEBEL, s'avançant

Vous vous trompez, mademoiselle, car personne ne peut plus que vous.

LOUISE

Plus que moi ! et que puis-je donc, monsieur Lebel ? Si cela est ainsi, si je puis quelque chose, parlez, je vous écoute.

LEBEL

Vous pouvez obtenir la grâce du chevalier.

LOUISE

Et comment cela, mon Dieu ?

LEBEL

Mais en la demandant vous-même à Sa Majesté. Le roi le plus galant de l'Europe ne refusera point ce que lui demandera la plus jolie bouche de son royaume.

LOUISE

Je ne vous comprends pas, monsieur Lebel.

LEBEL

Je dis que le sort du chevalier est entre vos mains. Seule, oui, vous seule, vous pouvez faire commuer sa peine !... seule, vous pouvez l'arracher à la mort !...

LOUISE

La mort !

LEBEL

Comment ! vous ignorez... ?

LOUISE

La mort !... Oh ! guidez-moi alors, dites-moi ce qu'il faut faire.

LEBEL

Il faut, dans un instant, quand j'aurai prévenu, quand j'aurai pris les ordres, il faut, mademoiselle, me suivre chez Sa Majesté.

LOUISE

Oh ! avec bien de la joie, mon Dieu !

LEBEL

Vous y consentez ?

LOUISE

Si j'y consens ? Vous le demandez ! Pour sauver Henri, je n'ai besoin, dites-vous, que de me jeter aux genoux du roi, et vous demandez si j'y consens ! Oh ! à l'instant même.

L'EXEMPT, paraissant au fond

Madame la baronne d'Hacqueville.

LEBEL

Elle est absente, monsieur ; mais pourquoi ?...

L'EXEMPT

M. de Verneuil a obtenu de lui faire ses derniers adieux.

LOUISE

Henri, Henri, il est là ?... Oh ! je veux le voir, je veux lui parler !...

LEBEL, à l'exempt

Vous le pouvez, monsieur.

(L'exempt sort.)

LEBEL, à Louise

Vous, mademoiselle, attendez-moi ici... Bientôt je serai de retour.

(Il sort, et rencontre au fond le chevalier, suivi de l'exempt.)

## Scène VIII

Louise, Henri, l'exempt.

L'EXEMPT

Chevalier, j'ai votre parole que vous ne chercherez pas à fuir ?

HENRI

Foi de gentilhomme, monsieur.

L'EXEMPT

Vous êtes libre.

HENRI

Louise, Louise, vous ici !

LOUISE

Oui, Henri, oui, moi ; aussitôt votre arrestation, je suis accourue près de la baronne d'Hacqueville.

HENRI

Oh ! merci, merci, mon Dieu, qui me gardez ce bonheur !

LOUISE

Henri !

HENRI

Viens, Louise, viens... Eh bien, ma bonne Louise, vous savez qu'on m'a signifié mon jugement ?

LOUISE

Votre jugement ?

HENRI

Oui.

LOUISE

Eh bien ?

HENRI

Eh bien, comme je m'y attendais, je suis condamné à l'exil.

LOUISE

À l'exil ! Est-ce la vérité, Henri ?

HENRI

Oui, sans doute, c'est la vérité ; pourquoi vous tromperais-je ?

LOUISE

Mais alors cet homme mentait donc ?

HENRI

Quel homme ?

LOUISE

Celui qui sort d'ici.

HENRI

Le valet de chambre du roi ?

LOUISE

Oui.

HENRI

Que vous avait-il dit ?

LOUISE

Oh ! mon Dieu ! pardonnez-lui ! Il m'avait dit que vous étiez condamné à mort.

HENRI

Il aura été trompé par un faux bruit. Non, non, Louise, je vous le répète, l'exil seulement.

LOUISE

Un exil bien long ?

HENRI

Éternel ; voilà pourquoi j'étais si heureux de vous retrouver ici ; j'avais cru que je ne pourrais pas vous dire adieu.

LOUISE

Me dire adieu ! et pourquoi me dire adieu ?

HENRI

Dans un instant, je pars.

LOUISE

Eh bien, avez-vous donc oublié ce qui est convenu ?

HENRI

Convenu ?

LOUISE

Oui, je pars avec vous, je vous accompagne.

HENRI

Je l'avais espéré comme toi un instant, Louise ; mais je me suis informé, c'est impossible.

LOUISE

Comment, impossible ?

HENRI

Oui, il est défendu à qui que ce soit de me suivre.

LOUISE

Il est défendu à une femme de suivre son mari ! Et où est la loi qui défend cela ?

HENRI

Mais je te dis, Louise...

LOUISE

Et moi, je te dis que tu me trompes, Henri.

HENRI

Ô mon Dieu ! mon Dieu !

LOUISE

Je te dis, moi, que ce que cet homme m'avait annoncé est vrai, je te dis que tu es condamné non pas à l'exil, mais à la mort.

HENRI

Grand Dieu !

LOUISE

Oh ! n'essaye pas de nier, Henri ; ce n'est pas toi qui refuserais de m'avoir pour compagne de ton exil, quand toi-même me demandais de te suivre, il n'y a pas deux heures.

HENRI

Ô mon Dieu ! mon Dieu !

LOUISE

Tu es condamné, n'est-ce pas, tu es condamné ? Dis ! Mais

réponds donc ! Tu comprends bien qu'il faut que je sache si tu es condamné.

HENRI

Ô Louise, Louise, je n'aurais pas cru qu'il fût si difficile de mourir.

LOUISE

Aussi tu ne mourras pas.

HENRI

Que veux-tu dire ?

LOUISE

Je veux dire que la baronne a des amis, que le marquis est le neveu du ministre, que madame de la Tournelle est l'amie de madame d'Hacqueville ; je veux dire enfin que je prierai tant Dieu, qu'il te fera grâce.

HENRI

Louise, ma Louise ! quel cœur j'ai perdu, mon Dieu ! Louise, pardonne-moi, j'étais venu avec l'intention de te tout cacher, de te laisser croire à l'exil seulement. Oh ! c'est bien lâche, c'est bien misérable à moi, n'est-ce pas ? de n'avoir pas su me taire ; mais, quand je t'ai vue là, quand j'ai compris qu'il fallait te quitter pour toujours, que le moment fatal était venu, pardonne-moi, pardonne-moi, Louise, le courage m'a manqué et... et... tu le vois... je t'ai tout dit...

(Il tombe sur une chaise.)

LOUISE, se mettant à genoux devant lui

Henri ! Henri !

L'EXEMPT

Monsieur le chevalier, le quart d'heure qui vous était accordé est écoulé.

HENRI, se levant

Me voilà, monsieur... Adieu ! Louise, adieu !

LOUISE, toujours à genoux

Adieu ! Seigneur, donnez-moi la force.

HENRI

Oh ! une dernière fois contre mon cœur. Adieu ! adieu !

(Il sort précipitamment.)

Scène IX

Louise, puis Antoine.

LOUISE

Henri !... mon Henri !... le perdre à tout jamais ! Oh ! non... ce que M. Lebel m'a dit tout à l'heure... Oui, il me conduira jusqu'aux pieds du roi, que mes pleurs, mes larmes attendriront, je l'espère. Mais il ne paraît pas, et le temps s'écoule... Ah ! Antoine ! (Courant à lui.) Antoine, tu ne sais pas...

ANTOINE

Je sais tout, je reviens de la chaumière.

LOUISE

Mais tu ne sais pas qu'ils l'ont condamné.

ANTOINE

Je le sais ; je viens de voir le chevalier ; il est perdu !

LOUISE

Non, Antoine ; je puis le sauver, peut-être.

ANTOINE

Le sauver, toi ?

LOUISE

Oui, mon Henri, je vais le sauver. N'est-ce pas bien juste, puisqu'il s'est perdu pour moi, que ce soit moi qui le sauve ?

ANTOINE, avec joie

Et comment ? Voyons.

LOUISE

Écoute. M. Lebel sort d'ici ; il m'a dit que si je demandais au roi la grâce d'Henri, le roi me l'accorderait ; et, dans un instant, il va venir me prendre pour me conduire auprès de Sa Majesté.

ANTOINE

Louise, tu n'iras pas.

LOUISE

Comment ! lorsque, d'un mot, à ce qu'on assure, je puis sauver Henri ?

ANTOINE

Oui, d'un mot, tu peux le sauver, je crois ; mais tu n'iras pas.

LOUISE

Antoine, mon frère, tu deviens insensé.

ANTOINE

Mais, malheureuse ! malheureuse ! tu ne sais donc pas... ?

LOUISE

Quoi ? que veux-tu que je sache, mon Dieu ? Je sais que Henri est prisonnier, que sa liberté, que sa vie peut-être, courent des dangers, que je puis le sauver, à ce qu'on assure. Voilà tout ce que je sais. Qu'ai-je besoin d'en savoir davantage ? Laisse-moi, frère, laisse-moi.

ANTOINE

Et moi, je te dis que je ne te quitterai pas d'un instant, d'une minute ; je te dis que, si l'on te conduit chez le roi, je t'accompagnerai.

LOUISE

Oh ! mais impossible !

ANTOINE

Impossible, je le sais bien ; aussi tu n'iras pas.

LOUISE

Antoine, Antoine, que signifie cela ? Jamais vous ne m'avez parlé ainsi.

ANTOINE

C'est que jamais, jusqu'ici, tu n'avais couru un pareil danger.

LOUISE

Un danger, moi ! quel danger puis-je courir ? Je te le répète, Antoine, tu es fou.

ANTOINE

Louise, prenez mon bras et suivez-moi.

LOUISE

Moi, m'éloigner quand ma présence ici est nécessaire à Henri ? Jamais, jamais.

ANTOINE

Louise, suis-moi, il le faut, je le veux.



LOUISE

Oh ! c'est trop ! Vous oubliez, Antoine...

ANTOINE

Je n'oublie rien, au contraire.

LOUISE

Antoine, vous oubliez que je suis libre.

ANTOINE

Libre de te déshonorer ? Eh bien, va donc alors !

LOUISE

De me déshonorer ? Mon Dieu, mon Dieu ! mais que veux-tu dire ? qu'oses-tu supposer ?

ANTOINE

Je ne suppose pas, j'en suis sûr. Tu vas savoir... (Allant regarder au fond.) C'est lui déjà, c'est cet homme maudit ; s'il me voit, il me fera arrêter, conduire à la Bastille, comme il m'en a menacé.

LOUISE

Toi, à la Bastille ?

ANTOINE

Oui, je sais un secret terrible, un de ces secrets qui tuent. Écoute, Louise ; cet homme, il ne faut pas qu'il me voie. Mais je serai là, là, derrière le paravent ; refuse de le suivre, refuse, de par le ciel ; ou, si tu y consens, eh bien, malheur à moi, mais aussi malheur à lui !

(Il se jette derrière le paravent.)

LOUISE

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que veut-il dire ?

### Scène X

Louise, Lebel, Antoine, caché.

LEBEL

Eh bien, mademoiselle, tout va comme nous l'espérions ; l'ordre donné pour tout le monde est levé pour vous ; je n'attends plus maintenant que votre désir.

LOUISE

Monsieur, monsieur, en votre absence, j'ai réfléchi, et j'ai reconnu que la démarche que vous me proposiez est impossible.

LEBEL

Impossible, mademoiselle ! Et que voyez-vous donc d'impossible à cela ?

LOUISE

Je n'ai pas l'honneur d'être connue de Sa Majesté, et je craindrais une démarche inutile, peut-être importune.

LEBEL

Ah ! pouvez-vous croire un instant que ce que vous daignerez demander ne vous sera pas accordé à l'heure même ?

LOUISE

Je n'ai aucun motif d'influence...

LEBEL

Au contraire, mademoiselle, au contraire : à tous peut-être le roi refuserait cette grâce ; mais à vous il l'accordera.

LOUISE, à part

C'était vrai !

LEBEL

Songez-y... le temps s'écoule, le sursis accordé au chevalier est près d'expirer... Dans ce moment peut-être...

LOUISE

En ce moment ! que voulez-vous dire ?

LEBEL

Qu'en ce moment des soldats l'emmènent, et que, dans dix minutes peut-être, il ne sera plus temps... Voyez...

LOUISE, courant à la fenêtre, et jetant un cri

Ah !... monsieur, je suis prête à vous suivre.

LEBEL

Venez, alors, mademoiselle, venez.

(Il se dirige vers le paravent.)

LOUISE, effrayée

Où me conduisez-vous ?

LEBEL

Derrière ce paravent est la porte d'un corridor secret...

LOUISE

Non, monsieur, non, pas par là.

LEBEL

Mais, mademoiselle, toute autre issue nous est fermée, et cette porte secrète seule...

LOUISE

Monsieur, à genoux, je vous en supplie, ne le perdez pas.

LEBEL

Qui ?

LOUISE

Mon frère, mon pauvre frère !

LEBEL

Votre frère, là ?... Mais il a donc tout entendu alors ?

LOUISE

Hélas !

LEBEL

Misérable espion ! (Il ouvre le paravent.) Personne !

LOUISE, à part

Qu'est-il devenu ?

LEBEL

Cette porte... Ah ! fermée en dedans. Je comprends tout maintenant.

LOUISE

Monsieur Lebel...

LEBEL

Mademoiselle, votre frère a pris le chemin le plus court pour aller mourir à la Bastille.

(Il sort.)

## Scène XI

Louise, puis la baronne, le marquis, Antoine.

LOUISE

Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! perdus tous deux, perdus par moi,

et pour moi ! Que faire ? que devenir ? Ma tête se perd, je deviens folle ! À mon aide ! à mon secours !

LA BARONNE, entrant

Louise.

LOUISE

Avez-vous vu le roi ?

LA BARONNE

Madame de la Tournelle n'était point chez elle ; mais le marquis, peut-être a-t-il été plus heureux que moi. Ah ! le voilà. Venez, venez, marquis. Eh bien ?

LE MARQUIS

Le duc de Richelieu est consigné comme les autres. La porte du roi est fermée pour tout le monde.

ANTOINE, reparaisant par la porte secrète  
et la refermant aussitôt sur lui

Excepté pour Antoine Bernard.

LOUISE

Mon frère !

LA BARONNE

Antoine !

LE MARQUIS

Vous avez vu Sa Majesté ?

ANTOINE

Oui, j'ai mes grandes entrées, moi.

LE MARQUIS

Comment se fait-il ?

ANTOINE

Oh ! là-dessus, motus ! jamais un mot ; car nous avons la Bastille... vous savez, à l'entrée du faubourg Saint-Antoine !... Oui, j'ai vu le roi ! et c'est pas pour me vanter, mais j'ai eu du mal ; car, au moment où je d  bouchais dans sa chambre à coucher, je me trouve nez à nez avec un particulier... On veut m'entraîner, mais je résiste, je fais un tapage épouvantable... Une porte s'ouvre, le maître paraît... Oh ! je m'y attendais... Oui, le roi, en personne, suivi d'une belle dame.

LE MARQUIS, à part

Madame de la Tournelle !

ANTOINE

Le roi s'informe, questionne ; moi, je prends la parole... Tant pis !... En deux mots, je dis tout, je parle de la faute de M. Henri, de sa condamnation à cause de son amour pour ma sœur... du désespoir de ma pauvre Louise... Le roi fronce le sourcil et fait un signe pour qu'on m'éloigne... Mais je devine, en regardant la belle dame, qu'il y a encore de l'espoir de ce côté-là... Je cours à elle, je tombe à genoux... Oh ! je n'avais pas peur... Je ne sais ce que je lui dis, mais elle prend le roi à part, lui parle à voix basse, puis, s'approchant d'une table, écrit à la hâte et présente un papier à Sa Majesté. Le roi hésite d'abord ; mais elle insiste, il prend la plume, signe et remet l'écrit à un officier, en lui disant : « Que le chevalier soit libre. — Bien obligé, sire, que je m'écrie ; au plaisir de vous revoir ! Vous aussi, madame la duchesse ! » Et je suis sorti en me disant : « Antoine, mon garçon, je crois que tu as bien gagné ta journée. »

LOUISE

Libre !... libre !... Oh ! je ne sais si je pourrai supporter mon bonheur !... Mais venez, venez tous...

## Scène XII

Les mêmes, Henri.

HENRI, serrant Louise dans ses bras

Herminie !... (Tendant la main à Antoine.) Antoine, mon ami, mon sauveur ! que de reconnaissance !

ANTOINE

Ne parlons plus de tout cela ; ne parlons que de votre bonheur, de votre mariage ! Car il n'y a plus ici de pauvre fille, il n'y a plus ici de Louise Bernard... Mademoiselle Herminie d'Hacqueville, reprenez votre rang, reprenez votre nom.

HERMINIE, HENRI et LE MARQUIS

Que veux-tu dire ? qu'y a-t-il ?

ANTOINE

Il y a que tout ce que j'ai fait... tout ce que j'ai dit depuis quelques jours était convenu, concerté avec madame la baronne et moi... parce que...

TOUS

Achève...

ANTOINE

Chut !... Faut parler tout bas... Les murs ont des oreilles... et ici surtout... Parce que le roi vous avait remarquée... et que c'était le seul moyen de vous emmener de Marly !

LE MARQUIS, vivement

Oui... oui... j'en suis garant, ce garçon a dit la vérité... Mais toi, comment as-tu pu savoir ?

ANTOINE

Ah ! je me suis encore promis que je ne le dirais jamais... À l'entrée du faubourg Saint-Antoine... vous savez... (Bas, à la baronne.) Voici la lettre du père, madame... La seule preuve que j'aie, jetez-la au feu... et tout est dit !...

HERMINIE, avec joie

Ainsi, madame la baronne, vous êtes toujours... ?

LA BARONNE

Ta mère, Herminie... ta mère... qui ne s'oppose plus à ton bonheur.

HERMINIE, tendant la main à Henri

Ah ! Henri, Henri !

HENRI se précipite sur la main d'Herminie et la baise

Herminie !

ANTOINE

Et maintenant, mademoiselle... des millions de pardons de ce qui s'est passé... Vous ne m'en voulez point, n'est-ce pas ? de vous avoir emmenée dans ma pauvre cabane, de vous avoir fait manger dans de l'étain, de vous avoir fait essuyer la bouche avec de la grosse toile, de vous avoir appelée ma sœur, de vous avoir tutoyée... Pardon !... mille excuses !...

HERMINIE

Antoine !... mon bon Antoine ! si je te pardonne ! quand je te dois tout... mon bonheur, ma vie, la vie de Henri... Oh ! mais que puis-je faire pour toi ?... Voyons...

ANTOINE

Pour moi... ce que vous pouvez faire ?... Vous pouvez faire quelque chose qui me fera bien plaisir, mamselle Herminie.

HERMINIE

Eh bien, parle... demande... et, si c'est en mon pouvoir...

ANTOINE

Oui, c'est en votre pouvoir... certainement... mais il faut aussi la permission de M. Henri !

HENRI

Ah ! demande, demande, mon ami...

ANTOINE

Eh bien, c'est... de vous embrasser... quatre fois l'an... aux grandes fêtes de l'année.

HERMINIE

Mon ami !...

ANTOINE

Vous y consentez ?

HERMINIE

De grand cœur !

ANTOINE

Alors, mamselle Herminie... voulez-vous m'avancer un terme ?

(Herminie tend sa joue. Antoine l'embrasse.)

## DISTRIBUTION

ANTOINE BERNARD

HENRI DE VERNEUIL

Le MARQUIS DE LANCY

LEBEL, valet de chambre du roi

L'exempt

Un valet

HERMINIE D'HACQUEVILLE

La BARONNE D'HACQUEVILLE

BERTHE, femme de chambre

M. Raucourt

M. Eugène Grailly

M. Perrin

M. Brémont

M. Lyonnet

M. Pontonnier

M<sup>lle</sup> Grave

M<sup>me</sup> Saint-Firmin

M<sup>lle</sup> Héloïse

*Le premier acte, au château d'Hacqueville ; les deuxième et quatrième actes, dans la maison du garde ; les troisième et cinquième actes, au château de Marly, sous le règne de Louis XV.*



